

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

MAGASIN DU BAS-CANADA.

TOME I.

1er. JUIN, 1832.

NUMERO 6.

PISKARET.

QUELQUE temps après que les Français eurent commencé à s'établir en Canada, "les vrais Algonquins, dit M. BACQUEVILLE DE LA POTHERIE, et leurs plus grands guerriers se rassemblèrent aux Trois-Rivières et au Cap de la Madeleine, d'où ils envoyaient tous les ans des partis contre les Iroquois, sans beaucoup de succès, à cause de la désunion qui survenait. Ils ne laissèrent pas de nous attirer les Iroquois, qui faisaient de grandes incursions dans la colonie. Les Algonquins la soutenaient avec assez de fermeté : ils étaient quelquefois contraints de se battre en retraite ; car les Iroquois, qui dressaient des ambuscades, les y faisaient tomber par de très petits partis qu'ils envoyaient à la découverte, que les Algonquins poursuivaient avec trop d'ardeur ; mais lorsqu'ils se trouvaient en nombre égal, ils revenaient toujours maîtres des Iroquois.

"L'action héroïque du fameux PISKARET, chef algonquin, pourra vous donner une idée de la valeur de cette nation.

"Cinq chefs n'ayant pu réussir avec un parti de sept à huit cents hommes, se résolurent d'aller tous seuls venger la mort d'un de leurs chefs, que les Iroquois avaient brûlé. Ils firent un canot et se munirent de plusieurs armes à feu. Piskaret, qui en était le chef, partit des Trois-Rivières, et alla camper dans les îles de Richelieu, qui sont à douze lieues plus haut. Ils entrèrent le lendemain dans la rivière de Sorel, où ils aperçurent cinq canots d'Iroquois de dix hommes chacun qui descendaient. Les Iroquois crurent que c'étaient des avant-coureurs de quelque parti considérable, et s'enfuirent à force de rames. Comme ils s'apercevaient de temps en temps qu'il n'en venait pas d'autres, ils revinrent sur leurs pas. Lorsqu'ils furent à la voix, les Iroquois firent leurs *sassakoués*, qui sont des cris de guerre, et leur dirent de se rendre prisonniers.

Piskaret répondit qu'ils l'étaient véritablement, et qu'ils ne pouvaient plus survivre au chef qu'ils avaient brûlé ; mais ne voulant pas qu'on les accusât de lâcheté, il les pria de venir au milieu du fleuve ; ce qu'ils firent tous dans le moment avec une vitesse surprenante. Piskaret avait eu la précaution de faire passer de gros fil d'archal de dix pouces de longueur dans des balles de plomb, arrêtés par les deux extrémités, et les avait accommodées en peleton, afin que le fil d'archal s'étendant au sortir du fusil fit un plus grand escar ; ce qui ne manqua pas d'arriver : car autant de coups dans un canot étaient autant d'ouvertures qui le coulaient à fouds. Chacun de ses gens devait tirer à fleur d'eau sur chaque canot des Iroquois, sans s'amuser à le faire sur eux. Lorsqu'il fallut se battre, Piskaret fit un mouvement pour se trouver enveloppé. Les Iroquois, à l'envi les uns des autres, s'écartèrent avec trop de précipitation. Les Algonquins, prêts à faire feu, chanteront leurs chansons de mort, feignant de se rendre ; mais ils firent tout à coup leur décharge qu'ils répétèrent trois fois, reprenant d'autres armes. Les Iroquois culbutèrent de leurs canots, qui coulèrent bas, et les Algonquins leur cassèrent la tête, à la réserve de quelques chefs qu'ils embarquèrent, dont le sort fut aussi fatal que celui de l'Algonquin qu'ils avaient brûlé.

“ Piskaret fit encore une autre expédition où il réussit avec adresse. Comme il connaissait parfaitement le quartier des Iroquois, il partit seul, à la fonte des neiges, pour les surprendre. Il eut la précaution, dans le chemin, de mettre ses raquettes le devant derrière, afin que si l'on venait à découvrir ses traces, l'on crût qu'il fut allé chez lui. Il suivit un coteau où la neige était fondue, et ses traces ne marquaient que sur quelques petits bancs qui ne l'étaient pas tout-à-fait. Quand il se vit proche d'un village iroquois, il se mit le reste de la journée dans un arbre creux. Il en sortit la nuit, et chercha un endroit à se retirer à mesure qu'il faisait quelque expédition. Tout étant pour lors paisible dans le village, il entra dans une cabane où il tua ceux qui dormaient, dont il enleva les chevelures.

“ Il se retira aussitôt dans son trou. Le village fut en alarme le lendemain que l'on aperçut ce carnage. Les jeunes gens ne balancèrent pas de courir après le meurtrier. On découvrit les traces qui paraissaient d'un homme qui s'enfuyait ; ils s'animèrent d'avantage à les suivre. Ils eurent beau courir, ces traces s'évanouirent à la fin, parce que les bancs de neige étaient fondus. Les découvreurs s'en revinrent bien harrassés de fatigues. Piskaret, toujours tranquille dans le centre de ses ennemis, attendait la nuit avec impatience, quand il vit à peu près qu'il était temps d'agir : il entra dans une autre cabane,

où il en tua tant qu'il en trouva, et puis gagna son quartier. Tout fut rumeur le lendemain plus que jamais. Ce ne fut que pleurs, que gémissemens, et une consternation générale. L'on courut encore après lui : on visite les campagnes, on cherche dans les creux des rochers et dans les taillis ; point de meurtrier. Ils commencèrent à soupçonner Piskaret. Ils résolurent en même temps que deux hommes feraient sentinelle dans chaque cabane. Piskaret méditait le jour de nouveaux stratagèmes : il accommodait ses chevelures la nuit, et fit une troisième sortie. Il se glissa vers une cabane, où il regarda par un petit trou s'il pourrait tenter quelque nouveau coup. Il s'aperçut qu'il y avait des sentinelles éveillées. Il alla à une autre, où il trouva la même contenance. Quand il vit que l'on se tenait sur ses gardes, il entr'ouvrit une porte où il y avait un factionnaire assis qui sommeillait la pipe à la bouche, dont il cassa la tête de sa hache d'armes, sans avoir le temps de lui enlever la chevelure, et s'enfuit, parce que son camarade, qui veillait à un bout de la cabane, fit un cri. L'épouvante survint : tout le monde s'éveilla, mais Piskaret prit les devans. On ne manqua pas de mettre bien des gens en campagne pour l'attraper. Comme il prenait les cerfs et les originaux à la course, il ne s'embarrassait guère de toutes leurs poursuites. Les cris qu'il faisait de temps à autre, pour leur donner à connaître qu'il n'était pas loin, les animaient davantage. Ils ne doutèrent point de le joindre au jour. Lorsqu'il en apercevait quelques uns, il réitérait ses cris, et redoublait ses pas, son dessein étant de les amuser ainsi jusqu'à la nuit. Les Iroquois n'ayant qu'un homme à poursuivre, donnèrent le soin à cinq ou six des plus alertes, de continuer. Piskaret voyant que la nuit approchait, précipita sa marche, et se cacha, entre chien et loup, dans un arbre creux. Les Iroquois, déjà fatigués, commencèrent à perdre espérance. Ils campèrent la nuit assez proche de lui. Ils n'eurent pas le temps de se précautionner de vivres, ainsi ils n'eurent pas de peine à prendre du repos. Il attendit le moment qu'ils fussent accablés de sommeil ; il se jeta sur eux, qu'il les tua tous, et enleva leurs chevelures."

Après avoir dit que Piskaret fit dans la suite plusieurs autres expéditions contre les Iroquois, M. de la Potherie raconte ainsi la mort de ce chef. *car il n'y a point de telle que n'est son talon*

"Les Iroquois ayant levé un grand parti de guerriers, s'avancèrent dans la profondeur de la rivière Nicolet. Six découvreurs, qui marchaient trois lieues devant eux, aperçurent des traces d'hommes, dont ils donnèrent avis. Ils rencontrèrent, peu de temps après, Piskaret, qui revenait de la chasse chargé de musles et de langues d'originaux. Ils chantèrent

une chanson de paix en l'abordant. Piskaret les prenant pour des ambassadeurs, s'arrêta et chanta la sienne. Il les invita à venir à son village, qui n'était qu'à deux ou trois lieues plus loin. Il y en eut un qui resta exprès derrière, sous prétexte de vouloir se reposer. Piskaret, qui les crut trop facilement, marchait de bonne foi avec eux; mais ce dernier, revenant sur ses pas, le jeta à la renverse d'un coup de son casse-tête dont il mourut.

RELATION DU NAUFRAGE DU NAVIRE LA RENOMMÉE,

Sur les Côtes de l'Île d'Anticosti.—Suite et fin.

TANT de morts arrivées en si peu de temps, répandirent l'alarme partout. Quelque malheureux que soit un homme, il n'envisage qu'avec horreur le moment qui doit mettre fin à ses peines, en le privant de la vie. Les uns regrettaient leurs femmes et leurs enfans, et pluraient sur l'état de misère dans lequel leur mort plongerait leur famille; les autres se plaignaient au ciel de se voir enlever à la vie dans un âge où l'on commence seulement à en jouir; quelques uns, sensibles aux charmes de l'amitié, attachés à leur patrie et destinés à des établissemens également agréables et avantageux, jetaient des cris qu'il était impossible d'entendre sans verser des larmes: chaque mot qu'ils prononçaient me perçait le cœur; à peine me restait-il la force de les consoler. . . . Les circonstances dans lesquelles nous nous trouvions ne pouvaient être plus fâcheuses; se voir mourir, voir mourir ses amis, sans être en état de les secourir; être incertain du sort de treize personnes dont le canot avait été brisé; ne pas douter que les vingt-quatre du vaisseau ne fussent pour le moins aussi malheureux que nous; être mal nourris, mal vêtus, fatigués, incommodés des jambes, rongés par la vermine, aveuglés continuellement ou par la neige ou par la fumée; voilà notre état; chacun de nous était l'image de la mort; nous frémissions en nous regardant, et ce qui se passait en moi justifiait les plaintes de mes camarades

Nous fûmes assez tranquilles jusqu'au 5 de Mars; nous voyions avec joie approcher le moment de notre délivrance; nous comptions y toucher, mais Dieu voulait encore nous affliger et mettre notre patience à de nouvelles épreuves. Le 6, vers deux heures après minuit, une grosse neige, poussée par un vent de nord très violent; mit le comble à notre malheur: elle tombait en si grande quantité, qu'elle remplit bientôt notre cabane et nous obligea de passer dans celle des matelots, où elle n'entraît pas moins que dans la nôtre; mais comme elle

était plus grande, nous y étions plus au large. Notre feu fut éteint; il n'y avait pas moyen d'en faire, et pour nous échauffer, nous n'avions que la ressource de nous mettre tous ensemble et de nous serrer les uns auprès des autres. Nous passâmes dans la cabane des matelots le mercredi vers 8 heures du matin; nous y portâmes nos couvertures et un petit jambon cru, que nous mangeâmes aussitôt que nous y fûmes entrés; nous jetâmes ensuite la neige dans un coin de la cabane; nous étendîmes la grande couverture par terre; nous nous mîmes tous dessus, et les lambeaux des petites servirent à nous garantir de la neige beaucoup plus que du froid. Nous restâmes dans cet état sans feu et sans boire, ni manger aucune chose que de la neige jusqu'au samedi matin.

Je pris alors la résolution de sortir, quelque temps qu'il fit, pour tâcher d'apporter un peu de bois, et de la farine, pour faire de la colle. Il y allait de la vie à ne pas s'exposer, pour chercher du secours contre le froid et contre la faim. J'avais vu mourir, pendant les trois jours et les trois nuits que nous avions passés dans la cabane des matelots, cinq hommes, dont les jambes et les mains étaient entièrement gelées. Nous étions bien heureux de n'avoir pas été surpris de la même façon; car le froid fut si vif, le mercredi, le jeudi et le vendredi, que l'homme le plus dur serait mort infailliblement, s'il était seulement sorti de la cabane pendant dix minutes. Vous en jugerez par ce que je vais vous dire: le temps s'étant un peu radouci le samedi, je me déterminai à sortir. Léger, Basile et Foucault voulurent me suivre; nous ne mîmes pas plus d'un quart d'heure à aller prendre de la farine, et cependant Basile et Foucault eurent les pieds et les mains gelés dans cette sortie, et moururent peu de jours après. Il ne nous fut pas possible d'aller jusqu'au bois; la neige le rendait inaccessible, et nous aurions risqué de nous perdre, si nous avions voulu forcer cet obstacle. Nous fûmes donc obligés de faire notre colle à froid; chacun de nous en eut environ trois onces, et pensa payer de sa vie ce petit soulagement, car pendant toute la nuit nous fûmes tourmentés par une si grande altération, et dévorés par une ardeur si violente, que nous nous croyions à tout moment sur le point d'en être consumés.

Le 10, M. FURST, Léger et moi, nous profitâmes du temps, qui était assez beau, pour aller chercher un peu de bois. Nous étions les seuls en état de marcher; mais peu s'en fallut que le froid que nous endurâmes, et la fatigue qu'il nous fallut essuyer en écartant la neige, ne nous réduisissent dans le même état que les autres; heureusement nous tinmes bon contre l'un et l'autre; nous apportâmes du bois, nous fîmes du feu, et avec de la neige et fort peu de farine, nous eûmes une colle

fort claire, qui nous désaltera tant soit peu. Tout le bois que nous avions apporté fut consumé vers 8 heures du soir, et cette nuit fut si froide, que le sieur Vaillant, père, fut trouvé mort; le lendemain. Cet accident fit penser à M. Furst, Léger et moi, qu'il était à propos de retourner dans notre cabane: elle était plus petite, et par conséquent plus chaude que celle des matelots; il ne tombait plus de neige, et il n'y avait pas apparence qu'il en tombât davantage. Quelque grande que fût notre faiblesse, nous entreprîmes de jeter dehors de notre première demeure les glaces et la neige dont elle était remplie; nous y portâmes de nouvelles branches de sapin pour nous servir de lit, nous allâmes chercher du bois et fîmes grand feu au-dedans et au-dehors de la cabane pour l'échauffer de tous côtés. Après cet ouvrage, qui nous avait beaucoup fatigués, nous fûmes chercher nos compagnons: je portai les sieurs de Senneville et VAILLANT, fils, qui avaient les pieds et les mains gelés: M. LE VASSEUR, Basile et Foucault, moins incommodés que les autres, tâchèrent de se traîner sans secours. Nous les couchâmes sur les branches que nous avions préparées, et pas un d'eux n'en sortit qu'après sa mort. Le 17, Basile perdit connaissance, et mourut le 19. Foucault, qui avait une constitution robuste et de la jeunesse, souffrit une violente agonie. . . .

Je vis bien que nos autres malades ne pouvaient éviter la mort; il le sentaient eux-mêmes, et quoiqu'ils y fussent disposés, je ne me crus pas dispensés de les servir dans les derniers jours de leur vie. Je faisais matin et soir la prière auprès d'eux. Ensuite, je les confirmais dans la soumission qu'ils avaient à la volonté du ciel. . . . Ces pauvres moribonds ne me répondaient qu'en m'assurant que toute leur espérance était en Dieu. . . . Lorsque j'avais fini de leur parler des choses spirituelles, je songeais à panser leurs plaies; je n'avais que de l'urine pour les nettoyer: je les couvrais ensuite de quelques morceaux de linge que je faisais sécher; et quand il me fallait ôter ces linges, j'étais sûr d'enlever en même temps des lambeaux de chair, qui par leur corruption répandaient un air infecté aux environs même de la cabane. Au bout de douze jours, il ne resta plus à leurs jambes que les os; les pieds s'en étaient détachés, et leurs mains étaient entièrement décharnées. J'étais obligé de les panser à plusieurs reprises: l'infection qui en sortait était si grande, qu'il me fallait prendre l'air à chaque instant, pour n'être point suffoqué.

Le 1er. Avril, le sieur Léger prit le chemin de l'endroit où étaient les canots sauvages, et je fus au bois vers 8 heures du matin. Je me reposais sur un arbre que j'avais abattu, lorsqu'il me sembla entendre un coup de fusil. Comme nous

avons plusieurs fois entendu le même bruit, et qu'il ne nous avait pas été possible de découvrir ni d'où il partait, ni ce que c'était, je n'y fis pas grande attention. Vers 10 heures, je revins à la cabane pour prier M. Furst de venir m'aider à apporter ce que j'avais coupé de bois : je lui contais en marchant ce que j'avais cru entendre, et je regardais en même temps si je ne verrais pas revenir M. Léger. Nous avions à peine fait deux cents pas que j'aperçus plusieurs personnes : je courus à leur rencontre, et M. Furst se dépêcha d'aller apprendre cette heureuse nouvelle à nos malades. Lorsque je fus à portée de distinguer les objets, je vis un sauvage avec une femme, que M. Léger nous amenait. Je parlai à cet homme ; il me répondit, et me fit ensuite plusieurs questions auxquelles je satisfis comme je le devais. A la vue de notre cabane, il parut surpris et touché de l'extrémité dans laquelle nous étions réduits. Il nous promit que le lendemain il reviendrait, qu'il irait à la classe, et qu'il nous apporterait le gibier qu'il aurait tué. Nous passâmes la nuit dans cette attente, et nous rendions à chaque instant grâce au ciel du secours qu'il venait de nous envoyer. Le jour parut, et semblait nous apporter le soulagement qui nous avait été promis la veille ; mais notre espérance fut trompée : la matinée se passa, et le sauvage ne tint point sa parole. Quelques uns se flattaient qu'il pourrait venir après midi ; pour moi, qui soupçonnait la cause de son retardement, je dis qu'il était de la prudence d'aller jusqu'à sa cabane, de lui demander pourquoi il n'était pas revenu comme il l'avait promis, et s'il hésitait dans sa réponse, de le forcer à nous découvrir l'endroit où était la chaloupe avec laquelle il avait traversé. Nous partîmes ; mais jugez de notre consternation : à notre arrivée, nous ne trouvâmes plus ni le sauvage ni son canot ; il l'avait emporté pendant la nuit, et s'était retiré dans un endroit qu'il nous fut impossible de découvrir. . . .

Quoique ce contretemps nous affligéât beaucoup, nous y aurions été bien plus sensibles, s'il n'y avait pas eu un second canot ; mais il fallait prendre des mesures pour empêcher que ceux auxquels il appartenait ne nous échappassent. Nous avions à craindre que le sauvage qui nous avait joués n'avertit son camarade du danger qu'il y avait pour lui de venir dans notre cabane, et ne lui persuadât d'aller prendre son canot pendant la nuit, et de s'éloigner de l'endroit où nous étions. Cette réflexion nous fit prendre le parti d'emporter le canot avec nous, afin d'obliger le sauvage à venir dans notre cabane, et à nous secourir, quelque répugnance qu'il pût avoir à le faire : sans cette précaution, nous étions perdus ; pas une des deux occasions que nous avions eues de nous sauver ne nous aurait servi, et notre mort était certaine. Quand le canot fut porté,

nous l'attachâmes à un arbre, de façon qu'il n'était pas possible de l'enlever sans faire assez de bruit pour nous avertir que quelqu'un cherchait à le détacher.

Quelques jours se passèrent dans l'attente du sauvage auquel le canot appartenait; nous ne vîmes personne, et pendant ce temps, trois de nos malades moururent. Le 7 au soir, M. le Vasseur fut surpris d'une fièvre dont il ne revint pas. Le sieur Vaillant, fils, mourut le 10. Il était âgé de 16 ans. Il expira avec cette résignation et ce courage qui caractérisent le parfait chrétien. Le sieur de Senneville imita les vertus de M. Vaillant, fils... Il rendit son esprit à Dieu le 13 vers le soir, âgé d'environ 20 ans. Il était Canadien, fils du sieur de Senneville, lieutenant du roi à Montréal. La mort de ces trois victimes de la faim et du froid nous affligea beaucoup, quoiqu'en effet leur vie nous fût pour ainsi dire à charge... Si le sauvage était arrivé quand ils vivaient, il aurait fallu les laisser dans la cabane seuls et sans secours, ou perdre l'occasion de partir. Nous n'avions plus de vivres; il ne nous restait que le petit jambon dont j'ai parlé; nous craignions d'y toucher, et nous nous contentions de quelques coquillages que Léger et moi nous allions ramasser de temps en temps sur les bords de la mer. Je pris la résolution de chercher les sauvages dont nous attendions l'arrivée, et de nous servir pour cet effet de leur canot. Nous tirâmes pour l'accommoder de la gomme des arbres, et fîmes avec notre hache des avirons le moins mal qu'il nous fut possible. Je savais parfaitement canoter; c'était un grand avantage pour exécuter notre dessein, et même pour nous exposer, en cas que nous ne pussions trouver les sauvages, à courir le risque de traverser avec le canot....

Tout fut près le 26 Avril. Nous fîmes cuire la moitié du jambon; nous en prîmes d'abord le bouillon, et comptions réserver la viande pour notre route, mais sur le soir la faim nous pressa si fort, que nous fûmes obligés de tout manger. Le lendemain, nous n'eûmes pas plus de force que la veille, et le 28, nous nous vîmes sans ressource, et sans espérance d'en trouver assez tôt pour nous empêcher de mourir. Nous nous disposâmes donc à la mort, en récitant les litanies des saints; ensuite nous nous jetâmes à genoux... Je finissais ma prière, lorsque nous entendîmes un coup de fusil, auquel nous répondîmes bien vite. Nous jugeâmes bien que c'était le sauvage auquel appartenait le canot que nous avions: il voulait voir si quelqu'un de nous était encore vivant, et s'en étant aperçu par notre coup de fusil, il alluma du feu pour passer la nuit. Il ne nous croyait pas en état de l'aller joindre, et n'avait pas envie que nous le fissions, car aussitôt qu'il nous vit, il cacha dans le bois une partie d'un ours qu'il avait tue et s'enfuit.

Comme nous étions en bottes, nous eûmes bien de la peine à nous rendre à son feu ; il nous avait fallu traverser une rivière assez grosse et déglacée depuis quelques jours. Nous vîmes les traces de sa fuite ; nous les suivîmes avec une fatigue incroyable, et qui aurait été inutile, s'il n'avait été contraint de relentir sa marche pour que son fils, âgé d'environ sept ans, pût le suivre. Vers le soir, nous arrivâmes auprès de cet homme, qui nous demanda si nos malades étaient morts. . . . Je ne jugeai pas à propos de répondre à sa demande, et sans autre compliment, je le pressai de nous donner des vivres, et pour cet effet de retourner sur ses pas. Il n'osa résister. . . . Lorsque nous fûmes à l'endroit où il avait caché son ours, nous en mangeâmes chacun un morceau à demi cuit, et ensuite nous fîmes prendre le reste au sauvage et à sa femme, et les conduisîmes à l'endroit où nous avions laissé M. Furst. Ce pauvre homme nous attendait avec une impatience extrême. Vous pouvez vous imaginer quelle fut sa joie quand nous lui dîmes que nous avions des vivres et du secours. Il mangea un morceau d'ours, après quoi, nous mîmes le pot au feu, et prîmes du bouillon pendant toute la nuit, que nous passâmes sans dormir, de peur que le sauvage ne décampât. Lorsque le jour fut venu, je fis entendre à cet homme qu'il nous menât à l'endroit où était la chaloupe sur laquelle il avait traversé. . . . La crainte le fit bien vite travailler à construire un traîneau sur lequel il mit son canot, et il nous fit signe à Léger et à moi de le trainer. . . . J'exigeai de ce sauvage et de sa femme qu'ils marchassent devant, sous prétexte de nous frayer le chemin, et je leur dis que l'enfant qu'ils avaient serait trop fatigué dans cette route ; qu'il fallait le mettre dans le canot, et que nous nous ferions un plaisir de lui procurer ce soulagement. Il fut pour nous un otage de la fidélité de ses parens. Nous marchâmes plus d'une lieue dans la neige, dans l'eau ou dans les glaces ; notre fatigue était extrême : nous succombâmes, et le sauvage, touché de notre épuisement, prit le canot sur ses épaules, le porta jusqu'à la mer, et y fit d'abord entrer sa femme et son fils. Il fut alors question de savoir qui de nous embarquerait : le canot ne pouvait contenir que trois personnes, et par conséquent il n'y avait qu'un de nous qui pût en profiter. Je m'offris d'abord à rester, et je dis à MM. Furst et Léger de convenir ensemble lequel des deux partirait. Chacun voulait avoir la préférence sur l'autre, et craignait d'échapper cette occasion d'éviter une fin malheureuse. Pendant qu'ils disputaient, le sauvage me fit signe d'avancer, et me déclara qu'il ne voulait recevoir que moi dans son canot ; et sans me donner le temps de répondre, il m'y entraîna avec lui, et gagna le large. MM. Furst et Léger se crurent perdus ; leurs cris

exprimaient leur désespoir : je n'y pus résister, et je priai le sauvage de rapprocher terre. Lorsque je fus à portée d'en être entendu, je leur conseillai de suivre la mer et leur promis qu' aussitôt que je serais arrivé à la cabane des sauvages, j'irais au devant d'eux avec un canot. Ces assurances les consolèrent, et ils nous virent reprendre le large sans inquiétude. Ce jour-là, nous descendîmes à terre. Le sauvage prit son canot sur ses épaules, le porta près du bois et le mit sur la neige. . . . Croyant qu'il allumait du feu pour coucher en cet endroit, . . . je montai sur des bordages de glaces qui avaient au moins six pieds de hauteur. Je n'y fus pas plutôt que je vis que mon sauvage et sa femme avaient mis leurs raquettes : le mari avait mis son fils sur ses épaules, et tous deux couraient de toute leur force : les cris que je poussai pour les arrêter ne firent que redoubler la vitesse de leur course. . . . Je descendis les bordages et je suivis leurs pistes assez à temps.

En montant sur les glaces, je m'étais fait à la jambe droite une plaie qui se renouvelait toutes les fois que j'enfonçais dans la neige, c'est-à-dire à chaque instant : je ne pouvais plus respirer, et je fus plusieurs fois contraint de reprendre haleine, et de me reposer sur le bord de mon fusil. J'étais dans cette posture lorsque j'entendis la voix de M. Léger. Cette rencontre nous causa à tous deux un plaisir extrême : je lui dis ce qui s'était passé, et il m'apprit que M. Furst, accablé de fatigue, n'avait pu le suivre, et qu'il était resté étendu sur la neige, dans un endroit assez éloigné de celui où nous nous trouvions alors. Dans toute autre occasion, j'aurais volé à son secours, mais il était de la dernière importance de joindre notre fuyard. . . . Lorsque nous fûmes auprès du bois, nous entendîmes un coup de fusil. Nous ne jugeâmes pas à propos d'y répondre, de peur que celui qui l'avait tiré ne fût le sauvage que nous poursuivions. . . . Peu de temps après ce premier coup de fusil, nous en entendîmes un second, et dix minutes après, un troisième, dont nous vîmes l'amorce. Point de réponse de notre part : nous avançâmes en silence ; nous trouvâmes une grande chaloupe, à laquelle on avait travaillé la veille, et vingt pas plus loin, nous vîmes une grande cabane. Nous y entrâmes sans délibérer. Le ton de supplians était le seul qui convint à notre situation ; nous le prîmes d'abord, mais l'ancien, qui parlait français, ne voulut jamais permettre que nous le continuassions. " Tous les hommes ne sont-ils pas égaux, nous dit-il, du moins ne doivent-ils pas l'être ? votre malheur est un titre qui vous rend respectables, et je regarde comme une faveur du ciel de m'avoir fourni, en vous conduisant ici, une occasion de faire du bien à des gens que l'infortune persécute encore ; j'exige seulement de vous que vous m'appreniez ce

qui vous est arrivé depuis que vous avez été jetés sur cette île. Je serai bien aise de m'attendrir avec vous sur vos peines ; pensez que ma sensibilité sera pour vous une consolation de plus. En même temps, il ordonna qu'on n'épargnât rien pour nous prouver que l'humanité est aussi bien une vertu chez les sauvages américains que chez les peuples les plus civilisés. Lorsque j'eus fini le récit qu'il m'avait demandé, je le pria de me dire pourquoi les deux sauvages que nous avions vus dans le fort de notre infortune avaient refusé de nous secourir. Les sauvages, me dit-il, tremblent au seul nom de maladie ; la crainte de respirer un air contagieux s'oppose au mouvement de leurs cœurs naturellement portés à la compassion. Voilà, dit-il, en m'en montrant un qui était derrière les autres, celui qui vous a manqué de parole. Il vint ici vers le commencement du mois, et nous raconta dans quelle triste situation il avait vu des Français, auxquels il aurait donné volontiers du secours, si la corruption n'avait été parmi eux. Voilà l'autre, continua-t-il, en me montrant celui après lequel j'avais couru. Il est arrivé ici une heure avant vous, pour nous avertir qu'il y avait trois Français vivants ; qu'ils n'étaient plus dans le voisinage de leurs morts ; qu'ils se portaient bien, et qu'il croyait qu'on pouvait les secourir sans craindre, qu'ils apportassent avec eux le mauvais air. Nous avons délibéré un instant ; ensuite nous avons envoyé un sauvage vers l'endroit où vous étiez, pour vous indiquer par trois coups de fusil le lieu de notre demeure.

Je tâchai de lui exprimer toute la reconnaissance dont nous étions pénétrés ; je le priai d'accepter mon fusil, et lui dis que la fatigue avait empêché un de nos camarades de nous suivre ; que ce serait mettre le comble à ses bienfaits, s'il voulait envoyer au-devant de lui deux hommes pour l'aider à se rendre auprès de nous. Mes instances furent inutiles ; personne ne voulut entreprendre d'aller secourir M. Furst. On me promit pourtant que le lendemain on irait de grand matin. . . . M. Furst passa donc la nuit sur la neige, où Dieu seul put le garantir de la mort ; car dans la cabane même nous endurâmes un froid inexprimable. . . . Le lendemain, comme nous nous disposions à aller au-devant de M. Furst, nous le vîmes arriver. . . . Notre premier soin fut de le réchauffer ; nous lui donnâmes ensuite quelque nourriture, et nous nous témoignâmes réciproquement le plaisir que nous avions de nous voir réunis.

Nous passâmes avec les sauvages le 29 et le 30 Avril : ils semblaient être jaloux de ceux qui nous marquaient le plus d'attention, et ils tâchaient de se surpasser les uns les autres à cet égard. La viande d'ours et de caribou ne nous manqua

pas pendant ces deux jours, et l'on avait soin de nous donner les morceaux les plus délicats. . . . Le 1^{er} Mai, ils mirent la chaloupe à l'eau; nous embarquâmes tous et mîmes à la voile. Le vent nous manqua vers midi, à six lieues de la terre-ferme. Ce contretems m'affligeait; je craignais de ne pouvoir secourir assez tôt ceux de nos camarades qui étaient restés dans le lieu du naufrage. Cette crainte me fit prier l'ancien de me donner deux hommes avec un canot d'écorce pour gagner terre. J'essayai à l'engager à m'accorder ma demande, en lui promettant d'envoyer du tabac et de l'eau de vie à tous ceux qui étaient dans la chaloupe, aussitôt que je serais arrivé chez les Français. Quelque envie qu'il eût de m'obliger, il tint conseil avant de rien promettre, et ce ne fut pas sans peine qu'on eut égard à ma prière. On craignait qu'un trajet de six lieues ne fût trop long pour un canot, et l'on ne voulait pas nous exposer à périr. Nous partîmes donc, et vers 11 heures et demie, nous arrivâmes à terre. J'entrai dans la maison des Français. Le premier que j'aperçus fut M. VOLANT, originaire de St. Germain en Laye, mon ami, et maître de ce poste. Je ne pouvais pas tomber en de meilleures mains, et je trouvais dans un seul homme le désir sincère et le pouvoir réel de me rendre service. Je lui dis d'abord à quoi je m'étais engagé envers les sauvages; il remplit ma promesse, et chacun de nos libérateurs eut de l'eau de vie et du tabac. Ils n'arrivèrent là que sur les 10 heures du matin. Jusqu'à ce temps je fis à M. Volant le récit de tout ce qui m'était arrivé, et j'insistai exprès sur le sort des 24 hommes qui étaient au naufrage. Aussitôt, il arma une chaloupe pour aller les secourir, et pour tâcher de découvrir lui-même si quelqu'un des 13 hommes du canot vivait encore. Lorsqu'il fut parvenu aux environs du naufrage, il fit tirer quelques coups de fusil, en même temps, il vit quatre hommes qui se jetèrent à genoux, et qui les mains jointes le supplièrent de leur sauver la vie. Leurs visages décharnés, le son de voix qui annonçait qu'ils étaient sur le bord du tombeau et leurs plaintes, percèrent le cœur de M. Volant. Il avança auprès d'eux, leur fit prendre quelque nourriture, mais avec modération, de peur de leur causer la mort en les rassasiant d'un coup. Malgré cette sage précaution, un de ces quatre hommes, nommé TENGUY, mourut après avoir bu un verre d'eau de vie. Mon ami fit enterrer les 21 hommes qui étaient morts depuis que nous les avions quittés, et ramena les trois qui avaient résisté aux fatigues, à la faim et à la rigueur de la saison. L'un d'eux, nommé TOURILLET, avait le cerveau troublé, et les autres, nommés BAUDET et BONAÜ, étaient enflés par tout le corps.

En revenant, M. Volant aperçut vers la côte deux hommes qui paraissaient avoir été noyés, et quelques débris d'un canot

il avança pour s'assurer de ce qu'il voyait, et par quelques coups de fusil, il voulut voir s'il y avait quelqu'un en cet endroit. Personne ne parut; on ne répondit point, et tout ce que je puis vous dire, c'est que les 13 hommes du canot sont morts de faim et de froid; puisque mon ami vit à quelque distance de la terre, une espèce de cabanage qui prouvait qu'ils étaient descendus à terre, et que n'ayant trouvé aucun secours, ils y étaient morts misérablement. . . . Il est assez inutile de vous dire les mouvemens dont nous fûmes agités, en voyant arriver les trois hommes échappés au naufrage. . . . Je leur demandai comment ils avaient pu vivre jusqu'à présent, et de quelle manière les autres étaient morts. Ils me dirent que le froid et la faim leur avaient enlevé une partie de leurs camarades, et que l'autre avait été rongée par des ulcères dont la vue faisait horreur; que pour eux, manquant de toute nourriture, ils avaient mangé jusqu'aux souliers de leurs morts, après les avoir fait bouillir dans de la neige fondue et rôti sur des brasiers; que cette ressource leur ayant manqué, ils avaient pris jusqu'aux culottes de peau de ceux que la mort leur avait enlevés, et qu'ils n'en avaient plus qu'une ou deux lorsque M. Volant leur avait apporté du secours.

Nous restâmes près de six semaines à Mingan: nous employâmes ce temps à rendre grâce à Dieu de nous avoir conservés au milieu de tant de dangers, et nous ne passâmes pas un jour sans implorer sa miséricorde pour les âmes de 48 hommes qui avaient péri depuis notre naufrage. . . . Le sieur Léger nous quitta et partit pour Labrador, dans le dessein de passer en France sur un navire de St. Malo; et le 8 Juin, nous profitâmes d'un petit bâtiment pour retourner à Québec. Le vent nous fut si favorable que le 13 au soir nous débarquâmes. Tout le monde fut étonné de nous revoir: on nous croyait en France, et chacun s'empressa de nous demander le sujet de notre retour, et ce qui nous était arrivé depuis notre départ. Nous satisfîmes au désir de ceux que leur attachement pour nous faisait prendre part à tout ce qui nous regardait. M. Furst et moi fîmes chacun de notre côté ce qu'il fallait pour nous rétablir entièrement. Dès qu'on vit que je me portais mieux, on me donna la petite cure de Soulanges, que je desservis pendant un an; alors je reçus une seconde obéissance pour repasser en France: je m'embarquai sur le vaisseau du roi le *Rubis*, le 21 Octobre 1738, et le 2 Décembre nous entrâmes au Port-Louis en Bretagne.

* Après son voyage en France, le P. Crespel revint en Canada: il fut pendant 15 ans supérieur commissaire de tous les religieux de son ordre dans cette province, et mourut à Québec, le 29 Avril 1775.

*Il ne fut pas 15 années sans interruption Supérieur
C. P. Luyas fut élu en 1761*

LE LAC D'ALBE.

IL est curieux, dit un auteur anglais, d'observer l'ignorance des anciens en fait de causes naturelles. Cette ignorance a donné lieu à un grand nombre de faits rapportés comme étranges dans leurs histoires, mais dont une connaissance plus intime des lois de la physique aurait fourni une explication facile. Par exemple, le lac qui était près de l'ancienne ville d'Albe, offrait un phénomène qui paraissait tout-à-fait extraordinaire. Quoique ce lac eût sa source en lui-même, et que ses eaux ne se répandissent nulle part, parce qu'il était environné de hautes collines, elles se gonflaient quelquefois si extraordinairement, même dans des temps de sécheresse, qu'elles s'élevaient à la hauteur des montagnes qui lui servaient de barrière, et cela sans apparence de vent ni agitation. Le gonflement de ce lac fut si grand dans le temps que les Romains assiégèrent Véie, qu'il renversa une des collines et inonda les campagnes voisines. Les Romains, sur la parole d'un vieillard, qui avait déserté de Véie, envoyèrent consulter l'oracle de Delphes, parce que ce vieillard les avait assurés que le sort de la ville dépendait de cette inondation. Il paraît que cette ambassade n'embarassa pas peu la prêtresse; car elle donna pour réponse qu'il fallait que les Romains forçassent l'eau à rentrer dans le lac, ou qu'ils l'empêchassent, par des tranchées, de tomber dans la mer. Les Romains le firent du mieux qu'ils purent.

Cette prêtresse n'était pas bonne physicienne. Il y a peu à douter, dit MARVILLE, que cet endroit, ainsi que plusieurs autres en Italie, ne soit abondant en soufre et en salpêtre: ce sont ces matières inflammables qui occasionnent les éruptions volcaniques, et il est raisonnable de supposer que c'était à la même cause qu'était dû le gonflement extraordinaire des eaux du lac d'Albe. Ce qu'il y a de certain, c'est que les Dieux n'intervenaient pas plus dans ce phénomène qu'ils n'inspiraient la prêtresse de Delphes.

PRODUCTIONS NATURELLES RESEMBLANT A DES
COMPOSITIONS ARTIFICIELLES.

PLINE fait mention d'une agathe où paraissait formé par les mains de la nature Apollon jouant de la harpe au milieu des neuf muses. MAJOLUS assure qu'à Venise on en voyait une autre où se trouvait formée naturellement la figure parfaite d'un homme. A Pise, dans l'église de St. Jean, il y a une production naturelle semblable, qui représente un vieil hermite du désert, assis sur le bord d'un ruisseau, et tenant dans ses mains une petite cloche, comme on représente ordinairement

St. Antoine. Dans l'église de Ste. Sophie, à Constantinople, il y avait autrefois sur un marbre blanc, une figure de St. Jehn-Baptiste couvert de la peau d'un chameau, avec cette seule imperfection, que la nature ne lui avait donné qu'une jambe. A Ravenne, dans l'église de St. Vital, on voit la figure d'un cordelier sur une pierre de couleur noirâtre. A Snelberg, en Allemagne, on a trouvé dans une mine un certain métal brut où se trouvait la figure d'un homme portant un enfant sur son dos. En Provence, on a trouvé dans une mine, une quantité de figures naturelles d'arbres, d'oiseaux, de rats et de serpens; et dans les parties occidentales de la Tartarie, on voit sur divers rochers, des figures de chameaux, de chevaux, de moutons, &c.

Il y a dans les parties montagneuses des comtés de Lincoln, de Kent, &c. en Angleterre, une espèce d'orchis, où la nature a formé avec tant d'exactitude, une abeille, se nourrissant en apparence dans le sein de la fleur, qu'il faut être à une petite distance pour s'apercevoir que ce n'est qu'une ressemblance.

Il faut convenir pourtant que la main de l'homme a eu part à une bonne partie de ces curiosités, et que d'autres ne paraissent telles que par l'effet de l'imagination. Il y a quelques années, un maître d'école de la campagne nous envoya, comme une grande curiosité, un œuf où il se croyait représenté minutieusement ayant autour de lui une poule avec ses petits. Nous n'y vîmes que des points noirs, ou des taches formant des figures auxquelles nous aurions été en peine de donner des noms.

MERVEILLES DES ANCIENS EXPLIQUÉES PAR LES MODERNES.

Les anciens, qui ont excélé dans la littérature et les arts, n'étaient rien moins que physiciens et naturalistes. Leurs histoires sont remplies de récits incroyables des phénomènes naturels qui frappaient leurs regards étonnés. Nous disons "phénomènes naturels," car c'étaient réellement des faits, mais qui étaient défigurés par l'ignorance, l'admiration et la superstition des observateurs. Nous nous contenterons d'en rapporter les exemples suivants.

Les anciens ont cru que le caméléon vivait d'air, et ce n'est que depuis un certain temps que l'on sait que ce petit animal se nourrit d'une substance moins subtile, de mouches et autres petits insectes.

Les livres anciens sont remplis d'histoires étranges de pigmées faisant la guerre aux grues qui arrivaient sur les bords de la Mer-Rouge. Il y a longtemps qu'on ne croit plus à l'existence des pymées, non plus qu'à celle des satyres, comme

êtres humains ; mais il constate par les relations des voyageurs modernes, que ces petits hommes des anciens, qui n'avaient pas plus d'un pied et demi de hauteur, sont des singes qui font réellement la guerre aux grues, pour défendre leurs petits contre les attaques de ces oiseaux.

On a cru anciennement que certains coquillages se changeaient en oiseaux marins, après qu'ils avaient été imprégnés de la chaleur du soleil. On a découvert depuis que plusieurs espèces d'oiseaux marins déposaient leurs œufs sur ces coquillages.

La sagacité et la prudence des fourmis ont été données pour exemple par les satiristes et les fabulistes aux hommes paresseux et imprévoyants. Cela peut être bon en effet dans la satire et l'apologue ; mais le fait est que ces insectes passent l'hiver dans un état de stupeur et d'engourdissement complet, et sans ressentir aucun besoin de nourriture, et que les grains et les pailles dont ils font provision, leur servent à construire leurs habitations. *

L'histoire du pélican, qui nourrit ses petits de son propre sang, est encore un effet de l'ignorance et de la crédulité des anciens. On sait présentement que cet oiseau peut déposer entre les plumes de son estomac une grande quantité de nourriture, dont il se sert plus pour son propre besoin que pour celui de ses petits.

Les pluies de sang, qui effrayaient si fort les anciens, et dont ils nous ont laissé des récits si solennels, n'étaient autre chose, suivant nos académiciens modernes, que les excréments des papillons et autres insectes, voltigeant parfois en multitudes innombrables dans l'atmosphère.

Les éclipses, soit de lune, soit de soleil, l'apparition des comètes, les aurores boréales, étaient pour les anciens des phénomènes extraordinaires et alarmants.

FABLE.

“ Pour quoi faut-il que dans les cours,

“ Les ministres, presque toujours,

“ Abusent du pouvoir que le roi leur confie,

“ Aux malheureux baudets, sire, quelque secours

“ L'humanité vous en convie.

* Ainsi dit en substance un auteur moderne. Mais c'est encore un acte de prudence et de prévoyance que de se construire une habitation pour la saison rigoureuse. Il est aussi plus que probable qu'ils ne construisent pas leurs habitations avec les grains qu'ils amassent, mais qu'ils servent à leur nourriture, lorsque n'étant pas dans un état d'engourdissement complet, ils sentent le besoin de manger, et ne peuvent pas sortir de leurs retraites ; c'est à-dire au commencement et à la fin de l'hiver.

“ Comme les autres animaux,
 “ Quand nous aurions quelquefois nos défauts,
 “ Est-il juste, après tout, que pour un vain caprice,
 “ Que pour un faible tort tout un peuple périsse.
 “ Et nous allons périr, si votre Majesté
 “ Ne donne à son ministre un pouvoir limité.”
 Ainsi, dans l'Arcadie, au nom de tous ses frères,
 Certain baudet, du ton d'un orateur,
 Présentait le tableau des publiques misères
 Au généreux lion, son souverain seigneur.
 “ Quoi ! mon ministre vous opprime,”
 Dit le lion ; “ ce n'est pas d'aujourd'hui
 “ Qu'on m'a porté des plaintes contre lui ;
 “ Il aura le prix de son crime.
 “ Toi, le meilleur de mes sujets
 “ Prends sa place, je le renvoie ! ”
 Cet arrêt d'un bon prince, au peuple des baudets
 Rendit l'espérance et la joie.
 Devant leur rapporteur les voila tous admis ;
 Ses pauvres compagnons s'en promettaient merveilles ;
 Et fièrement, redressant les oreilles,
 Tous se disaient : “ il fut de mes amis.”
 L'âne, après quelques politesses,
 Renvoya ses amis avec force promesses.
 De leur misère en vain ils espéraient sortir !
 Le ministre nouveau leur fit bientôt sentir,
 Qu'il devait se trouver entre son Excellence
 Et de simples baudets un intervalle immense.
 Et comme un jour leur désespoir
 Lui reprochait l'abus de son pouvoir,
 “ Que me veut dont cette canaille ?
 “ Importuner un ministre du roi !
 “ Sotte espèce, allons, qu'on travaille !
 “ Oui, travaillez, c'est la commune loi ;
 “ Pour vous la peine est faite, et le repos pour moi.”
 Cet âne était, pourtant, de sa nature,
 Une excellente créature ;
 Mais auprès des grandeurs le ciel plaça l'orgueil,
 Et c'est pour la sagesse un dangereux écueil.

A. BÉTOURNE.

HOMÈRE.

HOMÈRE ne fut point le premier poète épique dans l'ordre des temps, mais dans l'ordre des choses. Avant lui, plusieurs poètes s'étaient exercés sur l'épopée ; mais aucun n'avait connu la nature de ce genre de poésie ; aucun n'avait réuni les

qualités opposées qu'il y a de nécessaires. Il existait à cette époque une multitude de fables allégoriques, émanées en divers temps de différents sanctuaires. Ces fables, confiées d'abord à la mémoire, avaient été recueillies en plusieurs corps d'ouvrages, qu'on appelait cycles. Il y avait des cycles allégoriques, mythologiques, épiques. Nous savons par quelques textes précieux des anciens, que ces sortes de recueils s'ouvraient généralement par la description du Chaos, par le mariage du Ciel et de la Terre, contenaient la généologie des Dieux et les combats des Géans, embrassaient l'expédition des Argonautes, les guerres fameuses de Thèbes et de Troie; s'étendaient jusqu'à l'arrivée d'Ulysse à Ithaque, et se terminaient à la mort de ce héros, causée par son fils Télégène. Les poètes qui, avant Homère, avaient puisé dans ces cycles le sujet de leurs ouvrages, n'ayant point pénétré jusqu'au sens allégorique, par défaut d'inspiration, ou s'étant trouvés inhabiles à le rendre par défaut de talent, n'avaient produit que des copies froides, inanimées, privées de mouvement et de grâces. Ils n'omettaient pourtant aucun des exploits d'Hercule ou de Thésée, aucun des évènements des sièges de Thèbes ou de Troie, et leur muse sans énergie fatiguaient les lecteurs sans les intéresser ni les instruire. Homère vint. Il jeta à son tour les yeux sur ces amas de traditions sacerdotales, et s'élevant par la force de son seul génie jusqu'au principe intellectuel, qui les avait conçues, il en saisit l'ensemble, il en sentit tous les rapports. Les facultés de son âme, et les dons précieux qu'il avait reçus de la nature, en faisaient un de ces hommes rares, qui se présentent de loin en loin sur la scène du monde pour l'éclairer, briller dans la profondeur des siècles, et servir de flambeaux au genre humain. Sous quelque climat, dans quelque carrière que le destin l'eût placé, il y aurait été le premier. Egal à lui-même sous le chaume ou sur le trône, aussi grand en Egypte qu'en Grèce, à l'occident qu'à l'orient de l'Asie, il eût partout commandé l'admiration. Quelques siècles plutôt, on aurait vu en lui KRISHNEN ou ORPHE'E; quelques siècles plus tard, PYTHAGORE ou CYRUS; les grands hommes sont toujours grands de leur propre grandeur. Les accidens qui dépendent de la fortune ne font que la modifier.

Homère fut déterminé à la poésie par des circonstances favorables. Né, sur les bords du fleuve Méleze, d'une mère indigente, sans asile et sans parens, il dut à un maître d'école de Smyrne, qui l'adopta, sa première existence et ses premières instructions. Il fut d'abord appelé Mélézigène, du lieu de sa naissance. Elève de PHÉMIUS, il reçut de ce précepteur bien-faisant des idées simples, mais pures, que l'activité de son âme développa, que son génie aggrandit, universalisa, et porta

à leur perfection. Son éducation, commencée par une étude assidue et sédentaire, se perfectionna par l'observation. Il entreprit de longs voyages dans le seul dessein de s'instruire. Les circonstances politiques, contraires à tout autre projet, le favorisaient dans le sien.

La Grèce, après avoir secoué le joug des Phéniciens, et s'être rendue l'amie de l'Égypte plutôt que sa sujette, commençait à recueillir les fruits des belles institutions qu'elle avait reçues d'Orphée. Des villes puissantes s'élevaient du sein de cette contrée, longtemps regardée comme une simple colonie de l'Asie, et sa force native s'étant progressivement augmentée par l'habitude de la liberté, elle avait éprouvé le besoin de s'étendre au-dehors. Riche d'un surcroît de population, elle avait réagi sur son ancienne métropole, s'était emparée d'un grand nombre de villes sur les côtes opposées de l'Asie et les avait colonisées. Le Phénicie humiliée, déchirée par des dissensions intestines, ballottée entre la puissance de Assyriens et celle des Egyptiens, voyait cette même Grèce, qu'elle avait civilisée, à laquelle elle avait donné ses dieux, ses lois, et jusqu'aux lettres de son alphabet, méconnaître, nier ces bienfaits, tourner ses armes contre elle, lui enlever ses colonies des bords de l'Italie et de la Sicile, et dominant en maîtresse sur les îles de l'Archipel, lui ravir le seul espoir qui lui restait, l'empire de la mer. Homère, Grec de nation, quoique né en Asie, profita de ces avantages. Il monta sur un vaisseau, dont MENTES de Leucade, son ami, était le patron, parcourut toutes les possessions de la Grèce, visita l'Égypte, et vint s'arrêter à Tyr*. C'était l'ancienne métropole de la Grèce, la source et le dépôt sacré de ses traditions mythologiques. Ce fut là, dans ce même temple du Maître de l'Univers, où, douze siècles

* Le fait historique, en ce qui regarde les archives sacerdotales qu'Homère consulta pour composer ses poèmes, est partout le même quant au fond; mais les détails accessoires varient beaucoup, selon les écrivains qui les rapportent. Par exemple, on lit dans une petite pièce attribuée à ANTIPATER de Sidon, et conservée dans l'Anthologie grecque, qu'Homère, né dans la Thèbes d'Égypte, puisa ses sujets épiques dans les archives du temple d'Isis; d'un autre côté, PTOLEMÉE EPHESTION, cité par PROTIUS, veut que le poète grec ait reçu d'un prêtre de Memphis, nommé THAMITES, les écrits originaux d'une fille inspirée, nommée Phancy; STRABON, sans désigner aucun lieu en particulier, dit en général, en parlant des longs voyages d'Homère, que ce poète allait consulter partout les livres religieux et les oracles conservés dans les temples, et DIODORE de Sicile témoigne tantôt qu'il emprunta beaucoup de choses à une Sibyle du nom de Manto, fille de TYRÉSIA, et tantôt qu'il s'appropriä les vers d'une pythië de Delphes, nommée Daphné. Tous ces détails contradictoires prouvent la vérité du fond; car, que ce soit à Thèbes, à Memphis, à Tyr, à Delphes, qu'Homère ait tiré le sujet de ses chants, le point important c'est qu'il les ait en effet puisés dans un sanctuaire.

cles auparavant, SANCHONIATON était venu étudier les antiquités du monde, qu'Homère put remonter jusqu'à l'origine du culte grec, et pénétrer jusqu'au sens le plus caché de ses mystères; ce fut là qu'il choisit le premier et le plus noble sujet de ses chants, celui qui constitue la fable de l'Iliade.

Homère a été l'homme de tous les hommes; le type de tous les types, le miroir fidèle où toutes les idées se réfléchissant ont paru se créer. LYCURGUE lisait-il ses ouvrages, il y voyait le modèle de sa législation: PERICLES, ALCIBIADE, avaient-ils besoin de conseils, ils recouraient à lui comme au modèle des hommes d'état. Il était pour PLATON le premier des philosophes, et pour ALEXANDRE le plus grand des rois; et ce qui est plus extraordinaire encore, les sectaires eux-mêmes, divisés entr'eux, se réunissaient en lui. Les Stoïciens ne parlaient de ce grand poète que comme d'un sectateur rigide du Portique; à l'Académie, il passait pour le créateur de la dialectique; au Lycée, les disciples d'ARISTOTE le citaient comme un dogmatiste zélé; enfin, les Epicuriens ne voyaient en lui qu'un homme calme et pur, qui, satisfait de cette vie tranquille où l'on se possède tout entier, ne cherchait rien de plus. Les temples que l'enthousiasme lui consacra étaient les rendez-vous du genre humain. FABRE D'OLIVET.

SINGULARITE' DES SONGES.

ON peut faire rêver une personne en lui parlant bas à l'oreille. Un des exemples les plus curieux et les plus authentiques de ce fait est rapporté par plusieurs écrivains: j'en trouve les particularités dans un écrit de Dr. GREGORY, et elles lui avaient été rapportées par un monsieur qui en avait été témoin. Le sujet en était un officier de l'expédition contre Louisbourg, en 1758, qui possédait cette susceptibilité à un degré si remarquable, que ses compagnons dans le bâtiment de transport avaient pris l'habitude de s'amuser à ses dépens. Ils pouvaient lui procurer quelque espèce de rêve qu'il leur plaisait, en lui parlant bas aux oreilles, particulièrement si c'était un ami dont il connût la voix. Une fois, ils le conduisirent par tout le progrès d'une querelle, qui se termina par un cartel; et quand le temps fut venu, où les champions devaient se rencontrer, il lui fut mis un pistolet à la main; il le tira, et fut réveillé par le bruit. Une autre fois, ils le trouvèrent endormi sur un grand coffre, dans la chambre; ils lui firent croire qu'il était tombé à l'eau, et lui crièrent de se sauver à la nage. Ils lui dirent ensuite qu'il était poursuivi par un goulu de mer, et l'invitèrent à s'efforcer de se sauver. Il fit un si grand effort qu'il tomba violemment du coffre sur le plancher, se fit

beaucoup de mal, et comme de raison se réveilla. Après que l'armée fut débarquée, près de Louisbourg, ses amis le trouvèrent endormi dans sa tente, et en apparence beaucoup troublé par la canonnade. Ils lui firent croire qu'il était engagé dans le combat; il se montra fortement mû par le sentiment de la crainte, et évidemment disposé à fuir. Ils lui en firent des reproches, mais augmentèrent sa frayeur, en imitant les gémissemens des blessés et des mourans; et comme il demandait qui étaient ceux qui avaient été tués, ils lui nommèrent ses amis particuliers. Enfin, ils lui dirent que l'homme qui était à côté de lui dans la ligne venait d'être tué. Il sauta hors de son lit, sortit précipamment de sa tente, et ne fut tiré de son rêve et de son épouvante qu'en tombant par-dessus les cordes qu'il y avait au-dehors. Une circonstance remarquable, c'est que lorsqu'il était réveillé, il ne lui restait aucun souvenir de ses songes, si ce n'est un sentiment confus d'oppression et de fatigue, et il avait coutume de dire à ses amis qu'il était sûr qu'ils lui avaient joué quelque tour.

On lit un autre exemple frappant de ce genre dans l'Histoire Naturelle de SMELLIE, et dont le sujet était un étudiant en médecine de l'université d'Edimbourg. On a observé souvent cette circonstance singulière dans les rêves causés par quelque bruit, qu'ils réveillent la personne, et lui laissent l'idée d'un songe qui a duré un temps considérable. Un monsieur rêva qu'il s'était enrôlé comme soldat; qu'il avait rejoint son régiment, avait déserté, avait été pris, ramené, jugé, condamné à être fusillé, et enfin conduit au lieu de l'exécution; et qu'après les préparatifs ordinaires, il fut tiré un coup de fusil. Il se réveilla, et trouva qu'un bruit fait dans une chambre voisine avait occasionné son rêve et l'avait réveillé. Si l'on était porté à croire que le bruit ne donna que l'idée du coup de fusil, on pourrait être détrompé par l'exemple suivant, qui prouve que souvent au moins, celui qui songe n'a aucune notion juste du temps écoulé pendant qu'il est dans cet état. Le Dr. Gregory fait mention d'un monsieur qui, après avoir dormi dans un lieu humide, fut pendant longtemps sujet à un sentiment de suffocation, toutes les fois qu'il dormait couché, lequel était accompagné d'un rêve où il croyait qu'un squelette le prenait à la gorge. Il pouvait dormir assis sans éprouver aucune sensation de malaise; et après plusieurs essais et expériences, il fit placer une personne comme en sentinelle auprès de lui, avec ordre de le réveiller aussitôt qu'il tomberait couché. Une fois, il se crut attaqué par le squelette, et il s'en suivit, dans son rêve, une longue lutte, avant qu'il se réveillât. Ayant fait des reproches à l'individu qui était près de lui, sur

ce qu'il l'avait laissé si longtemps dans une posture à le faire souffrir ainsi; celui-ci l'assura qu'il n'avait pas été couché un moment, mais qu'il avait été éveillé aussitôt qu'il s'était incliné.

EXTRAITS D'UN DICTIONNAIRE MODERNE.

AMBITION.—Sottise sérieuse, qui nous porte à nous aggrandir par quelque voie que ce soit.

Bonheur.—Absence de tous les maux; possession de tous les biens.—Chimère qu'on poursuit avec opiniâtreté sans pouvoir jamais l'atteindre. Être de raison, avec lequel on amuse l'éternelle enfance de l'homme.—Un philosophe a dit: "Le bonheur n'est pas chose aisée; il est très difficile de le trouver en nous; il est impossible de le trouver ailleurs."

Il n'est point retiré dans le fond d'un bocage,

Il est encor moins chez les rois;

Il n'est pas même chez le sage;

De cette courte vie il n'est point le partage;

Il y faut renoncer, mais on peut quelquefois

Embrasser, au moins son image.

Caractère national.—Un fait, une anecdote peint mieux le caractère d'une nation que toutes les réflexions qu'un historien peut faire. Il ne faut pas le juger dans les révolutions. Comment se flatterait-on d'être juste, si l'on appréciait l'atmosphère d'après les nuages, la mer d'après les tempêtes, et la terre d'après les volcans?

Désintéressement.—Vertu si rare, que, quand elle se montre par hasard, on la prend d'abord pour de la fausseté, ou bien pour de la faiblesse.

Eclipses.—Les éclipses qui sont journellement visibles sur notre harrison, sont celles du sens-commun, de la gaité, de la science, de l'honneur, de la probité, causées par l'interposition du bel esprit et de l'orgueil, de l'ignorance et du vice.

Fausseté.—Vice qui exige des sacrifices et des grimaces; par elle la nature est sans cesse immolée au talent.—Grand nombre d'hommes à deux visages, firent en 1790, ce serment civique.

A la nouvelle loi
Je renonce dans l'âme,
Comme article de foi,
Je crois celle qu'on blâme
Dieu vous donne la paix
Noblesse désolée
Qu'il confonde à jamais
Messieurs de l'assemblée!

Je veux être fidèle
Au régime ancien;
Je crois la loi nouvelle
Opposée à tout bien.
Messieurs, les démocrates,
Au diable allez-vous en
Tous les aristocrates
Ont seuls du jugement.

Selon les circonstances, ils coupaient en deux leur serment, et le sens n'était plus le même.

Grandeur d'âme.—Instinct élevé de l'âme, qui nous porte au beau, au grand, à l'honnête; il honore la vertu dans l'ennemi même qui a su résister.

Habitude.—Seconde nature: mais il eût été mieux de s'en tenir à la première, et il est toujours aisé de s'en rapprocher peu à peu.

Ignorance.—Il y en a de trois sortes: ne rien savoir, savoir mal ce qu'on sait, et savoir autre chose que ce qu'on doit savoir. Le savant, dit un proverbe persan, sait et s'enquiert; mais l'ignorant ne sait pas même de quoi s'enquérir.

Jeux de mots.—Conversation ordinaire de ceux qui ont plus de mots dans la tête que d'idées.

Liberté.—Pouvoir de faire tout ce que la loi permet. Le plus bel apanage de l'homme, pour lequel il combat sans cesse, mais qu'il n'atteindra peut-être jamais. Selon un de nos écrivains, la liberté est un être de raison, dont les fripons emploient le mot magique pour conduire les sots.

Modération.—Voltaire a dit: La modération est le trésor du sage. Il est évident aujourd'hui que nous n'avons plus de sages.

Occupation.—Ressource indispensable contre l'ennui. La nature nous en a fait un besoin; la société, un devoir: l'habitude peut en faire un plaisir.

S'occuper, c'est savoir jouir;

L'oisiveté pèse et tourmente;

L'âme est un feu qu'il faut nourrir,

Et qui s'éteint, s'il ne s'augmente.

Or et argent.—Métaux précieux qui, par une espèce de vertu cachée, ou plutôt par enchantement, décident dans la société du mérite d'un individu et de l'accueil qu'on doit lui faire.

Plaideur.—Individu dont la manie est de chercher les moyens d'enrichir la justice, en s'appauvrissant.

Quolibet.—Pensée fade, qui n'est fondée que sur une allusion triviale. Saillie d'un mauvais plaisant.

Reconnaissance.—Mémoire du cœur: elle n'est pas aussi fidèle que celle de l'esprit. Tribut que les grands ne paient à personne, et qu'ils exigent impérieusement des petits.

Secrétaire.—Homme qui donne de l'esprit aux grands et aux gens en place: esprit assez mal payé, et sans lequel ils ne pourraient souvent ni agir ni ouvrir la bouche.

Titres.—Qualifications singulières et puériles, avec lesquelles on amuse de grands enfans.

Usurier.—On a taxé avec raison de Fesse-Mathieu, d'être abominable celui

Qui, sans rougir, vous prête galamment
Deux mille écus à quarante pour cent.

Vanité.—Passion qui ne respire qu'exclusions et préférences ;
passion inique, parce qu'elle exige tout et n'accorde rien.
Campagne de la sottise.

Zoïle.—Homme dont la bile fait tout l'esprit. Être parado-
xal, que les beautés désespèrent, et que les défauts réjouissent.

L'INSTANT.

Chanson, sur l'air : *Ce fut par la faute du sort.*

Hier s'est appelé Demain,
Aujourd'hui va prendre sa place ;

Demain aura même destin,

Et c'est ainsi que le temps passe :

Ne remettons pas à demain

Ce qu'aujourd'hui nous pouvons faire :

Demain est un temps incertain ;

Serons-nous encor sur la terre ?

Ce qui nous revient d'avenir,

Aucun de nous n'en sait la somme ;

Pour du présent toujours jouir,

Le ciel donna cinq sens à l'homme :

Soyons avarés du présent,

Que le temps si vite dépense :

C'est des dieux un trop beau présent

Pour le passer en espérance.

Sais-tu ce que c'est qu'un *instant* ?

C'est du temps la moindre partie ;

Rien ne passe plus promptement,

On en compte peu dans la vie :

Une heure, un jour, un mois, un an,

Sont un torrent d'instans qui passe,

Et se perd dans un océan,

Pour laisser à d'autres la place.

Redoutons les instans perdus,

Rien au monde ne les répare ;

L'instant où je parle n'est plus ;

Un moment heureux est si rare !

D'en jouir il est très instant ;

Retarder est une folie ;

Car de la vie, à chaque instant,

Le temps retranche une partie.

J. E. DESPREAUX.

*Th page 225
2 feuillets plus loin*

VARIÉTÉS.

Le Liège.— Cette production utile est connue en Espagne sous le nom d'*alcornoque*. Quoique d'une apparence extérieure bien différente de notre chêne, l'arbre fournit un bois du même grain, et produit des glands qui ne sont pas aussi amers que les nôtres; et que, comme nourriture, les classes pauvres n'abandonnent pas toujours aux pourceaux. Le liège croît à la hauteur de notre pommier, et étend ses branches à peu près de la même manière; mais le tronc est de plus grandes dimensions, et le feuillage d'une teinte plus sombre. Le tronc et les branches sont couverts d'une écorce épaisse et scabreuse, qui semblerait indiquer que l'arbre est mal sain. Le tronc seul, néanmoins, fournit une écorce d'une épaisseur suffisante pour être d'usage dans les arts. On en dépouille l'arbre dans le mois de juillet, lorsqu'il a quinze ans de crûe, mais elle n'est alors d'aucune utilité, si ce n'est pour faire du feu, et on ne l'enlève que pour qu'elle soit remplacée par une écorce plus fermée. Dans le cours de six ou huit ans, l'écorce intérieure, devient un article de commerce, (sous le nom de liège) et l'arbre en fournit une récolte, à des intervalles semblables, pendant plus d'un siècle.

Expédient singulier.— Le fait singulier qui suit est rapporté dans le traité de Brow sur les Quadrupèdes, comme étant arrivé à Signy le Petit, petite ville située sur les frontières de la Champagne. Un jour, un fermier regardant à travers la haie de son jardin aperçut un loup qui tournait autour de son mulet, sans pouvoir l'atteindre, parce que ce dernier ruait continuellement. Le fermier voyant que sa bête se défendait si bien, crut qu'il n'était pas nécessaire d'aller à son aide. Après une lutte qui dura au moins un quart d'heure, le loup courut à un fossé voisin, dans l'eau duquel il se plongea à diverses fois. Le fermier crut qu'il ne le faisait que pour se rafraîchir, après la fatigue qu'il avait endurée, et ne douta pas que son mulet n'eût remporté une victoire complète. Mais au bout de quelques minutes, le loup revint à la charge, et s'étant approché aussi près que possible de la tête du mulet, il se secoua fortement; l'eau qui sautait en abondance aux yeux du mulet l'obligea à les fermer, et le loup profita de ce moment pour se jeter dessus, et l'étrangla, avant que le fermier pût venir à son secours. *Ce loup là n'était pas bête.*

Le Chien de Liverpool.— La scène suivante a eu lieu à Liverpool, il y a quelques années. Un pauvre chat tomba dans les mains d'une troupe de petits fripons, qui commençaient à parcourir une carrière de cruauté qui, souvent, conduit à de grands crimes et à une mort ignominieuse. Ces petits miséra-

bles avaient passé d'une cruauté à une autre, lapidant alternativement leur victime, et la plongeant dans un étang, puis recommençant à la battre et à la meurtrir, pour la replonger dans l'eau et l'y tenir, pour en contempler les convulsions. Des animaux à deux pieds, étaient passés par là sans faire attention aux cris plaintifs et presque mourants du pauvre chat, lorsqu'un animal à quatre pieds, sensible à son malheur, arriva pour le sauver. Le chien ayant contemplé pendant quelques instans cette scène d'inhumanité, et aboyé pour en marquer sa désapprobation, se rua sur les jeunes assassins, et les ayant chassés furieusement l'un après l'autre de l'endroit, il courut au secours de l'animal ensanglanté et défaillant de faiblesse, le tira du fossé où il avait été plongé, et le porta en triomphe à son gîte. Là, l'ayant étendu sur de la paille, il le lécha par tout le corps, puis, lorsqu'il eut donné quelques signes de vie, il s'étendit sur lui pour le réchauffer et lui procurer par là du soulagement. Après ces premiers soins, le chien alla chercher de la nourriture pour son malade, et les gens de la maison, mûs par l'exemple de leur animal, donnèrent au chat malade du lait chaud, &c. Le chien lui prodigua tous les jours ses soins jusqu'à ce qu'il fut parfaitement guéri ; et après un long laps de temps, on les peut voir encore tous deux à la Taverne de Talbot, à Liverpool. *Sporting Magazine.*

Résultat curieux d'une blessure au cerveau.—Il est arrivé quelquefois, dit M. GREEN, dans ses lectures au Collège Royal, telles que rapportées dans le *Medical and Surgical Journal*, qu'une classe entière de mots, et même tout un idiôme, ait été effacée de la mémoire d'un homme. Je me rappelle, dit-il, avoir vu à l'hôpital de St. Thomas, un homme qui avait reçu une blessure à la tête : durant sa maladie, il se mit tout à coup à parler un langage qu'aucun des gens du quartier ne pouvait comprendre. Heureusement, dans un des momens de la plus grande loquacité de ce malade, l'homme au lait de l'hôpital passa par le quartier, et l'ayant entendu parler, il reconnut aussitôt l'idiôme du pays de Galles. Une communication plus libre s'engagea immédiatement entre les parties, et l'on apprit de l'homme au lait que le malade entendait et parlait très bien l'anglais, mais qu'il avait entièrement oublié cette langue, en conséquence du coup qu'il avait reçu à la tête.

Le Capitaine Ross.—Nous sommes fâchés d'apprendre qu'à l'Amirauté le cas de ce brave officier est regardé comme presque désespéré, et que l'on pense qu'il est déjà péri, avec ses compagnons, ou qu'il se trouve hors d'état de pouvoir s'en revenir. L'histoire du capitaine Ross est d'un intérêt plus qu'ordinaire. On peut se rappeler qu'il revint, sans avoir

réussi, de l'expédition qui lui avait été confiée en 1818. Jusqu'à cette époque, sa renommée était brillante dans les annales de notre service de mer. Ross ne pouvait digérer l'espèce de blâme qui s'attachait à sa fatale méprise à l'entrée du détroit de Lancaster, et il mettait en œuvre toutes les facultés de son âme pour se relever de la position où cette erreur l'avait placé. Dans cet état de perplexité, il se trouva un jour à dîner avec un ami, à Londres, lorsqu'un étranger lui adressa ainsi la parole : "Dites-moi, capitaine Ross, vous plairait-il de tenter de nouveau de trouver un passage au nord-ouest ? Etonné de cette question, et en même temps persuadé du peu de probabilité qu'il y avait que l'événement pût avoir lieu, Ross répondit : "Hélas ! je serais trop heureux de le pouvoir faire, mais il n'y a nulle probabilité que je le puisse ; je ne m'attends point à être employé ainsi par le gouvernement." "Fort bien," continua son ami, "mais je suppose que personne n'a le monopole de la route de la Baie de Baffin ; ainsi équipez-vous un vaisseau." "En vérité, Monsieur," reprit le capitaine, "je n'ai pas plus d'espoir de réussir de cette manière, car ma fortune n'est pas assez considérable pour subvenir aux frais." — "Oh ! est-ce là tout," répliqua son patron : "eh bien, ce ne sera pas le manque de fonds qui vous empêchera de faire la tentative, allez louer un vaisseau, ou faites-en construire un, et envoyez-moi les comptes. Vous devez y avoir vous même une part ; autrement, vous ne seriez que mon serviteur, et j'aurais tout le mérite de vos découvertes ; ainsi vous avancerez £50, pour aider à subvenir aux frais de l'équipement, et vous serez un des propriétaires ; ayez soin seulement de ne me pas nommer." Ross, confondu par cet excès de libéralité et d'obligeance, de la part d'un homme qui lui était presque inconnu, pouvait à peine s'en rapporter à ce qu'il entendait ; mais ayant été assuré de la sincérité de l'offre, il l'accepta avec joie, et acheta aussitôt un bâtiment à vapeur, le fit équiper, et s'y embarqua, dans le printemps de 1829, avec un équipage se composant du capitaine Ross, commandant ; J. Ross, son neveu, jeune officier savant et entreprenant, qui avait fait deux ou trois voyages avec le capitaine Perry ; un chirurgien, et seize matelots. Depuis leur départ, on n'a eu qu'une fois de leurs nouvelles, ils étaient alors dans la baie de Baffin. *Journal Anglais.*

Invention. — Le 8 Mars, M. James MILNE, architecte, a mis en opération sa machine à tailler la pierre, pour l'invention de laquelle il a eu des lettres patentes, à Edimbourg, en présence d'un nombre des membres de la Société des Arts, et de plusieurs autres messieurs. La sagacité déployée par M. Milne dans la construction et la mise en usage de cette machine, lui

fait beaucoup d'honneur. La rapidité, la précision et l'excellence de l'ouvrage fait au moyen de ce mécanisme ont excité l'admiration et l'étonnement de tous ceux qui étaient présents. Un bloc de pierre grise, tiré brut de la carrière, fut placé sur le lit mobile de la machine, et présenté aux dents de fer de ce monstre puissant, et au bout de deux minutes, il fut retourné et offrit une surface aussi plane et aussi polie, que s'il eût été travaillé au marteau et au ciseau, par un ouvrier habile, pendant une demi-journée. La machine consiste en un tambourrotaire, avec des couteaux posés en spirale, qui, avec de la dextérité et du jugement, peuvent être arrangés de manière à répondre à l'épaisseur de la pierre à tailler. Elle est mise en mouvement par un mécanisme à vapeur, et peut faire aisément, par jour, nous dit-on, l'ouvrage de trente hommes. Plusieurs architectes ou ingénieurs qui étaient présents, ont remarqué qu'ils n'ont jamais vu d'ouvrage à la main mieux exécuté que celui qu'ils avaient sous les yeux. On taille aussi des mouleurs très-facilement, au moyen de cette machine, en changeant seulement la forme des outils tranchants. Enfin, nous devons dire que l'invention de M. Milne nous a paru devoir être de la plus grande utilité. *Edinburgh Mercury.*

Une découverte faite à Altona, pour faire mouvoir des vaisseaux d'une nouvelle construction par la simple force des vagues, a excité un intérêt considérable. D'après ce plan, les vaisseaux peuvent s'avancer en droite ligne contre le vent. La puissance par laquelle ils sont poussés, est, dit-on, inférieure à celle de la vapeur. Plusieurs ingénieurs et autres individus experts en navigation, ont approuvé le plan, et sont déjà occupés à le mettre à exécution. Il s'est formé une compagnie à Hambourg, pour la même fin.

Acide Prussique.—Les anciens avaient quelque connaissance de cette classe de substances nuisibles: XENOPHON et DIOSCORIDE font mention de l'huile essentielle des amandes amères, et STRABON parle de la propriété vénéneuse des feuilles de laurier. Mais le *naquies in herbá*, le venin essentiel de la classe comparativement nombreuse des substances contenant l'acide prussique, n'était pas connu avant l'année 1772, date de la découverte de cet intéressant composé par le chimiste suédois SCHEELE. Mais quelque formidables que fussent les pouvoirs des anciennes formes, particulièrement de l'acide délayé de Scheele, elles sont grandement surpassées par l'énergie meurtrière de la substance plus pure qui nous a été fournie par GAY-LUSSAC.—Par exemple, une petite chienne, à laquelle ORFILA administra 16 gouttes de l'acide de Scheele, après des convulsions et autres dérangemens dans les fonctions animales, se rétablit assez promptement, pour être en état de

manger goulument au bout d'une heure. Au contraire, un chien vigoureux, auquel MAGENDIE donna autant de l'acide qu'il en avait adhéré au bout d'un tube de verre, qu'il avait trempé dans une bouteille contenant quelques gouttes d'acide prussique, tomba roide mort, après deux ou trois inspirations profondes et précipitées, qui commencèrent à l'instant où le tube toucha la langue de l'animal.

Medical and Surgical Journal.

Les Mines de Sydney.—Ce qui suit est extrait d'une lettre reçue dernièrement d'un ami résident à Sydney, (dans l'île du Cap Breton.) " Cette île, par sa situation naturelle, ses immenses ressources, &c. doit devenir bientôt une des parties les plus florissantes de l'Amérique Britannique. Les arts, le commerce et l'agriculture sont des progrès rapides, et peut-être que rien n'a plus contribué à leur avancement que les opérations de l'association des mines, qui néanmoins ne sont encore que dans leur enfance. Bientôt, vous apprendrez que les nouvelles fosses (*pits*) sont rendues à leur profondeur. Le charbon est de la première qualité, et supérieur peut-être à celui qui se tire de quelque autre mine que ce soit. Des écrivains tels qu'*Anti-Monopolist* (correspondant d'un des journaux de la Nouvelle Ecosse,) savent bien ce qu'il en coûte pour creuser des fosses, particulièrement quand il faut aller au-dessous du niveau de l'eau. Les fosses auxquelles je fais allusion ne sont pas, je crois, aussi profondes que celles des mines d'Albion, mais elles exigent beaucoup plus de travail et coûtent trois fois autant. Il y a près d'un an qu'elles sont commencées, et je pense qu'elles ont déjà coûté £10,000. Toute l'habileté combinée de la Nouvelle Ecosse n'aurait pas atteint ce but, et je pense que si la tâche était tombée en d'autres mains que celles de M. Smith, il y a longtemps qu'elle aurait été abandonnée : son savoir et son expérience ont été mis plusieurs fois à une épreuve sérieuse ; mais il a finalement réussi, et l'établissement est dans un état prospère."

Le géant Français, ou l'homme de neuf pieds et dix pouces de hauteur !—" Il y a présentement, dit un correspondant du *Medical Journal* de Londres, au quartier de St. Jacques, une famille d'ouvriers en soie consistant dans le père, la mère et un enfant, qui tous jouissent d'une santé parfaite. Les deux premiers depuis leur mariage, se sont nourris de quatre livres de pain bis et d'une livre de bœuf par jour, de telle sorte que le père consomme la moitié de cette nourriture, la mère un quart, et l'enfant, l'autre quart : ils ne prennent rien autre chose durant le jour, si ce n'est un peu de café, assez faible, le matin, et quand le travail rapporte un peu plus que d'ordinaire, ils ajoutent à leurs mets, par voie de régal, quelques légumes,

tels que fèves, harricots, choux, ou patates. Le mari, qui est natif de Caen, et âgé de 45 ans, a *neuf pieds et dix pouces* (mesure anglaise) de hauteur, et est très gras et robuste: la femme est de Lyons; elle a 34 ans; sa taille est de cinq pieds environ, mesure anglaise; et elle est extraordinairement robuste et forte en muscles et en os. L'enfant, qui est âgé de neuf ans, est aussi d'un tempérament sain et robuste. Il y a dix-huit ans que ses parens sont mariés, et depuis lors, ils ont toujours habité le même quartier de Paris. La femme a eu six enfans, et elle est maintenant enceinte du septième. Elle a peu souffert durant ses accouchemens, excepté le premier; et n'a jamais, en nourrissant, consommé plus de nourriture qu'elle ne fait à présent. Cinq de ses enfans sont morts à la suite de convulsions durant le temps de la dentition. La mère m'a soigné comme nourrice, et est demeurée, à cet effet, pendant cinq semaines à l'hôtel où je logeais. Elle mangeait si peu que le propriétaire le remarqua aussi bien que moi."—Quant à cela passe, mais quant à la hauteur du mari, *credat judæus Apella*; un homme de cette taille extraordinaire, un géant de la hauteur de Goliath ne fut pas demeuré obscur jusqu'à ce jour: un tel homme eut été regardé comme une merveille de la nature, non seulement à Paris, mais partout où il se serait montré. Qu'eût paru auprès de lui notre Géant-Canadien? Un Lapon ou un Irlandais près d'un Patagon ou d'un grenadier Prussien.

Recette.—Un médecin d'Utica publie la recette suivante dans le *Daily Chronicle* de Philadelphie. "L'expérience m'a appris que si, dans les grandes chaleurs surtout, un cheval se trouve dans un état de grande perspiration et couvert d'écume, après un exercice immodéré, on lui donne seulement une poignée de sel commun, avant de mettre devant lui du foin, de l'aveine ou autre grain, on évite le danger de le trouver mort subitement. Pareillement, qu'une personne dont l'estomac est extrêmement échauffé par l'effet de la fatigue ou de la grande chaleur, prenne une demi-cueillerée à thé de sel de table, et une minute après elle pourra boire sans danger de l'eau froide, en ayant soin seulement de ne la pas prendre d'abord à trop grandes gorgées."

Caractères microscopiques.—Un ami nous a donné dernièrement un livre qu'il s'est procuré en Europe, et qui offre aussi bel échantillon de l'art d'imprimer qu'il s'en puisse voir dans le monde. Le volume est sorti de la presse renommée de Didot, à Paris: il a environ trois pouces de long et un pouce et demi de large. Les caractères avec lesquels il a été imprimé se nomment *caractères microscopiques*, et le livre, qui n'a pas un demi pouce d'épaisseur contient assez des *Maximes de La Rochefoucault*, pour former en caractères moyens, un volume

du format d'un de ceux qui composent la *Bibliothèque Familiale* (*Family Library*) d'HARPER. Le tome est vraiment unique, et quoique ce soit une affaire Lilliputienne, c'est certainement une grande curiosité. On voit que Didot a annoncé qu'il se proposait de publier les œuvres d'HORACE en un volume si petit, qu'il pourrait être enfermé dans une rose de diamans (*locket*) quarrée, ou dans une épinglette, sans être aperçu.

Gazette de Philadelphie.

ANECDOTES ET BONS-MÔTS.

NOUS-CHIRVAM, surnommé le Juste, roi de Perse, étant à la chasse, voulut manger du gibier qu'il avait tué; mais il n'avait pas de sel. Il en envoya chercher au village le plus voisin, en défendant de le prendre sans payer. Quel mal arriverait-il, dit un courtisan, si l'on ne payait pas un peu de sel?—Si un roi, répondit Nous-Chirvam, cueille une pomme dans le jardin de ses sujets, le lendemain ses favoris couperont l'arbre."

Un nouvel adepte, qui se vantait d'avoir trouvé le secret de faire de l'or, demandait une récompense au pape LEON X. Le saint-père parut acquiescer à cette demande, et le charlatan se flattait déjà de la plus grande fortune. Lorsqu'il revint solliciter sa récompense, Léon lui donna une grande bourse vide, en lui disant que, puisqu'il savait faire de l'or, il n'avait besoin que d'une bourse pour le contenir.

Le comte de GRAMMONT, qui mourut à Paris en 1707, à l'âge de 86 ans, cachait soigneusement son âge. Etant un jour au diner de Louis XIV ce monarque demanda à l'évêque de Senlis, qui était aussi fort vieux, s'il ne savait point quel âge pouvait avoir le comte de Grammont? "Sire, répondit l'évêque, j'ai 83 ans; le comte en a du moins autant; car nous avons fait nos études ensemble.—Que dites-vous à cela, M. de Grammont?" lui dit le roi.—Sire, répliqua le comte, l'évêque de Senlis se trompe: ni lui ni moi n'avons jamais étudié.

Le président JEANNIN fut envoyé ambassadeur en Espagne. Le roi de France se plaignit du peu de cas que le roi de France paraissait faire d'eux, en leur envoyant un ambassadeur qui n'était pas même gentilhomme. Lorsque Jeannin eut son audience, le roi lui demanda: "Êtes-vous gentilhomme?" Il répondit: "Oui, si Adam l'était.—De qui êtes-vous fils?" continua le roi.—De mes vertus, répliqua le président." Ces paroles, pleines de noblesse et de vérité, lui méritèrent, de la part du roi, l'accueil le plus favorable.

Un officier, commandant une compagnie chargée d'apaiser une émeute populaire, et voulant nettoyer la place des mutins

× C'était, quant à Lion ×, pour terme de courtoisie

qui la remplissaient, dit à sa troupe : "Tirez sur la canaille, et ménagez les honnêtes gens." Chacun, ne voulant pas faire partie de la canaille, se retira, et l'émeute fut apaisée.

Un homme de lettres menait de front un poème et une affaire d'où dépendait sa fortune. On lui demandait un jour comment allait son poème. "Demandez-moi plutôt, dit-il, comment va mon affaire. Je ne ressemble pas mal à ce gentilhomme qui ayant une affaire criminelle, laissait croître sa barbe, ne voulant pas, disait-il, la faire faire, avant de savoir si sa tête lui appartiendrait. Avant d'être immortel, je veux savoir si je vivrai."

CAMPISTRON le tragique était secrétaire de M. duc de VENDÔME. A Stinkerque, où ce grand général signala son intrépidité, il vit la poète à ses côtés et lui dit : "Que faites-vous ici?" Campistron répondit froidement : "J'attends, monseigneur, que vous vouliez vous en aller."

Un dame qui avait des prétentions au chant, ne pouvant finir un air sur le ton qu'elle l'avait commencé, dit à son voisin : "Je vais le prendre en *mi*. Non, madame, répondit-il, restez-en là.

Un quaker passant par un grand chemin, son cheval marcha sur un chien qui lui mordit la jambe. "Je ne porte point d'armes, je ne tue pas, dit le quaker, mais je trouverai le moyen de me venger." En effet, ayant aperçu des gens qui travaillaient près de là dans les champs, il se mit à crier, *au chien enragé!* Dans l'instant le chien fut assommé.

On conseillait à madame de Longueville, distinguée par ses vertus et sa naissance, d'aller à la cour pour lui donner bon exemple. "Je ne saurais, dit-elle, lui donner un meilleur exemple que de m'en éloigner."

Un soldat de l'armée de FREDERIC ayant déserté pour la troisième fois, il le fit venir et lui demanda en quoi son service lui déplaisait. "La fortune, sire, répondit-il, ne nous a point accompagnés dans nos trois campagnes, il faut bien l'aller chercher ailleurs. Mon camarade, reprit avec bonté Frederic, je veux que tu en fasses encore une avec moi, et si elle ne nous réussit pas, oh! pour le coup, nous désertérons tous les deux."

Le docteur BOUVART se présentait pour voir un de ses malades : le suisse l'arrête en lui disant qu'il était inutile qu'il montât, parce que le malade était mort dans la nuit : "Il est mort! reprend le docteur, oh! le gaillard!"

Un Breton étant venu à Paris, alla voir un de ses amis, auquel il demanda par occasion un écu de six francs, qu'il lui avait prêté il y avait une quinzaine d'années environ. Celui-ci le quitte un instant, et va dans sa bibliothèque prendre un

livre qu'il lui apporte, en lui disant : "Prenez, monsieur, c'est un prix de mémoire que j'ai remporté dans ma jeunesse; vous le méritez assurément mieux que moi."

Un jeune officier faisait un jour une question au célèbre DUHAMEL, sur un objet que le flambeau de la science n'a pas encore parfaitement éclairé : "Je n'en sais rien, répondit le modeste philosophe, comme il faisait souvent.—A quoi sert-il donc d'être de l'académie, dit le jeune homme." Un moment après, interrogé lui-même, il se perdit dans des réponses vagues qui décelaient son ignorance. "Monsieur, lui dit alors Duhamel, vous voyez à quoi il sert d'être de l'académie; c'est d'apprendre à ne parler que de ce que l'on sait."

Un soldat de l'armée américaine fut condamné à être fusillé. Cet infortuné, par ses épargnes, avait été depuis quelques années, le soutien d'un père et d'une mère très-âgés. Le général WASHINGTON, instruit de la piété filiale de ce coupable, commua la peine, et le fit seulement chasser du régiment. "Si nous le faisons mourir, dit-il, nous courrions risque de tuer trois personnes au lieu d'une."

Un paysan ayant tué, d'un coup de hallebarde, un chien qui voulait le mordre, fut cité devant le juge, qui lui demanda pourquoi il n'avait pas opposé le manche de la hallebarde : "Je l'aurais fait, répondit le paysan, s'il eût voulu me mordre de la queue, et non pas des dents."

Un poète, reconnu pour plagiaire, se vantait orgueilleusement de sa prétendue facilité à faire des vers, et disait que les plus longs poèmes ne lui coûtaient rien : "Oh! je le crois, répondit quelqu'un, fatigué de ses propos; qui doute que l'on ait bon marché de ce que l'on vole à tout le monde?"

Quoiqu'en disent certains railleurs,

J'imité et jamais je ne pille.

—Vous avez raison, monsieur Daille;

Oui, vous imitez les voleurs.

Un petit maître, fatigant par sa fatuité, se plaignait d'un grand mal de tête, et ajoutait, d'un air charmant, que c'était la maladie des beaux-esprits. Une dame lui dit : "Vous avez donc la maladie des autres."

LAINÉ MINE'RALE.

DANS le comté de Schwarzenau, en Basse-Autriche, l'on trouve, à 18 pieds sous terre, une espèce de laine minérale, qui paraît formée par les filamens d'une tourbe décomposée. Cette laine est extrêmement molle et très-souple; elle est d'une couleur rougeâtre tirant sur le bleu. Au Vienne, en Autriche, on en fabrique des chapeaux; et réduite en fil, on en tricote des gilets et des pantalons; on l'a trouvée très-propre à la fabrication d'un papier très-solide et légèrement coloré.

DE LA CHAUX. Article extrait du Journal de Paris, du 25 Février 1805.

La chaux est le ciment ordinaire de la plupart des maçonneries ; il est donc important de l'avoir bonne, et de la connaître. Les observations suivantes pourront être de quelque utilité, tant aux chauxfourniers qu'aux consommateurs. La chaux, pour être de bonne qualité, doit se diviser promptement dans l'eau, donnant beaucoup de chaleur ; elle est imparfaite (ce que les chauxfourniers appellent *mal cuite*) tant qu'il lui reste de l'acide carbonique.

La chaux, bien dépouillée de l'acide carbonique, ne fait point effervescence avec les acides : cette propriété donne les moyens de reconnaître si la calcination est complète.

Il suffit d'éteindre dans l'eau un morceau de la chaux qu'on veut éprouver, et de verser dessus, lorsqu'elle est en bouillie, quelques gouttes d'acide nitrique (eau-forte) ou sulfurique (huile de vitriol,) ou même du vinaigre bien concentré. Si tout l'acide carbonique a été dégagé, on n'observera point d'effervescence.

Il est important de calciner ensemble des pierres calcaires à peu près de même grosseur ; autrement on a de la chaux d'inégale bonté. Les petits échantillons sont en frite, tandis que le cœur des grosses pierres n'a presque pas souffert d'altération. Les uns ou les autres, au sortir du four, forment alors nécessairement de mauvaise chaux.

D'après les expériences du lord STANHOPE, et celles de M. HICET, il paraît que l'humidité de la pierre facilite sa calcination. On conseille donc aux chauxfourniers de mouiller leurs pierres lorsqu'elles sont extraites depuis longtemps, et desséchées à l'air.

La chaux qui contient du manganèse est ordinairement excellente. On reconnaît la présence du manganèse lorsque les pierres brunissent par la calcination. Les consommateurs doivent donc préférer la chaux brune.

Moyen prompt et facile de réduire toute espèce d'Herbes en engrais ; par M. HENRY BROWNE, cultivateur anglais.

Les cultivateurs se plaignent avec raison de la grande quantité de mauvaises herbes qui, quoique arrachées avec soin et mises en tas, ne laissent pas de se reproduire. La graine de la plante arrachée mûrit toujours ordinairement avant que la plante pourrisse ; le moindre vent la transporte au loin dans la campagne, l'y fait germer et reparaitre dans les lieux d'où l'on croyait l'avoir extirpée. Présenter un moyen sûr et facile

de se débarrasser, sans grande peine, de ces plantes incommodes et nuisibles à l'agriculture, c'est rendre aux cultivateurs un service essentiel.

Faites une couche d'un pied d'épaisseur avec la mauvaise herbe, nouvellement arrachée ; saupoudrez-la de chaux vive, et remettez dessus une nouvelle couche d'herbes de la même épaisseur que la première ; en continuant de former ainsi alternativement une couche d'herbes et un lit de chaux, de façon que la chaux se trouve toujours à la superficie du tas, vous parviendrez à réduire en cendres ces plantes qui ne pourront plus donner de la graine, la combustion étant trop prompte et s'étendant également sur toute la surface des couches. D'ailleurs, l'espace de vingt-quatre heures qu'exige cette opération, est beaucoup trop court pour laisser des doutes sur ses bons effets. Un second avantage de ce procédé c'est que la cendre que l'on en obtient est un excellent engrais pour les terres fatiguées ou épuisées.

Il faut observer que plus la chaux sera récente et l'herbe nouvellement arrachée, plus le résultat de l'opération indiquée sera sûr et prompt.

E'CONOMIE RURALE &c.

Moyen sûr et peu coûteux de détruire les Souris et Mulots qui endommagent les Blés après les semailles : par

*M. GUILLEMINAULT, Cultivateur à Magny-le-Hongre,
département de Seine et Marne.*

Prenez un bâton de bois blanc, de quatre pouces de long et d'un pouce et demi de diamètre ; faites-le percer à trois pouces de profondeur, avec une tarière de treize lignes. Ce bâton formera une espèce d'étui que vous remplirez d'une farine mêlée d'arsenic, et vous le placerez dans les endroits endommagés. Les souris sortiront la nuit pour venir manger la farine, et le second jour vous les trouverez mortes sur la terre ou dans leurs trous, vous remplirez de nouveau le bâton, vous le changerez de place. Un douzaine de ces bâtons peuvent détruire une grande quantité de mulots et de souris.

HISTOIRE NATURELLE.

Montagu's Ornithological Dictionary.—Dictionnaire ornithologique de *Montagu*, par *James RENNIE A. M. &c.* Deuxième édition. Londres, 1831. ; Hurst, Chance et compagnie. In-8.

Les excellens ouvrages publiés par la société formée pour la propagation des connaissances utiles, dans le but de populariser la science, ont renouvelé en Angleterre la longue discussion entre les savans observateurs et les savans systématiques. Ces derniers persistent à entourer la science des épines d'un vocabulaire étranger; ils la classent, l'allongent, la resserrent, la divisent, la groupent dans des systèmes difficiles à comprendre, qui changent d'un siècle à l'autre, et dont l'histoire, à mesure qu'ils se succèdent, fait partie de la science même et la noie dans la multiplication des méthodes. Ainsi une ville antique disparaît et s'enfonce dans la poussière que le tems et ses propres débris amassent autour d'elle. Les amis de l'observation, qui sont un adepte de chaque homme assez intelligent pour se plaire à l'étude de ce qui l'entoure, ont le dessus en ce moment, et, ce qui est tout dire en Angleterre, sont à la mode. Il ne faut pas cependant qu'ils nous fassent oublier les droits que les théoriciens ont à notre reconnaissance. Historiens de la science, ceux-ci la formulent et la coordonnent : c'est à eux de classer les ouvrages des observateurs; mais, qu'ils en laissent croître le nombre, que l'observation, base de toute science, s'élargisse indéfiniment, et que chacun de nous puisse apporter sa pierre à ce grand édifice des connaissances de l'homme qu'élève l'humanité tout entière. Aux Cuviers ensuite à empêcher la confusion des langues, et à donner aux ouvriers un mot d'ordre simple et facile à retenir.

C'est à M. Rennie, auteur des *Métamorphoses* et de l'*Architecture des insectes*, que nous devons celle des oiseaux, et il ne faut pas le chicaner sur son titre. En lisant la description des nids, nous reconnaissons des oiseaux mineurs, maçons, charpentiers, tisserands, et tailleurs. Les uns cherchent dans le sein de la terre, une température plus égale et plus chaude pour leurs tendres œufs; les autres leur maçonnent une chaudière : attendant avec patience que les petits fondemens de boue mêlée de paille soient bien secs, ils les resserrent, en y collant leur queue, et en les pressant de tout le poids de leur petit corps, jusqu'à ce que la première couche de maçonnerie puisse, sans crouler, en supporter une seconde.

Le pic des bois, à bec d'ivoire (*picus principalis*), est le roi des oiseaux charpentiers; l'écorce des bois les plus durs s'ouvre pour lui fournir sa nourriture, et, dans l'aubier, s'arrondit son nid. Dans les bas pays de la Caroline, cet oiseau,

pour y établir sa demeure, choisit le puissant cyprès des marais. Mâle et femelle, travaillant ensemble et alternativement, s'y creusent une large cavité de deux à cinq pieds de profondeur, et faite en tournant, de telle sorte que le vent n'y puisse pénétrer. M. Rennie, qui a réuni, dans ces petits volumes d'histoire naturelle, les morceaux les plus intéressans des premiers naturalistes français, anglais et américains, cite cette intéressante histoire d'un pic à bec d'ivoire, capturé par le grand ornithologiste des États-Unis, l'Écossais Wilson :

« La première fois que je remarquai cet oiseau, ce fut dans la Caroline septentrionale, à environ douze milles au nord de Wilmington; j'y trouvai et blessai légèrement à l'aile le Pic dont je donne le dessin. Quand je le saisis, il poussa les cris les plus pitoyables, perçans, réitérés, ressemblant tout-à-fait aux vagissemens les plus violens d'un enfant à la mamelle. Mon cheval fut si effrayé que je faillis être jeté à terre. Ces cris plaintifs, si douloureux à entendre, surprirent tous ceux qui se trouvèrent sur mon passage pendant que je traversais les rues de Wilmington. Les femmes surtout se pressaient aux fenêtres et aux portes en me jetant des regards pleins de frayeur et d'anxiété. Je poursuivis ma route : quand j'arrivai devant l'hôtel où je comptais descendre, l'hôte accourut, et nombre d'autres gens également alarmés. L'inquiétude générale s'augmenta, quand je demandai si l'on pouvait me loger, et me donner tout ce qui était nécessaire à moi et à mon cheval. L'hôte eut l'air stupéfait, les autres me regardaient avec stupeur. Après m'être amusé une ou deux minutes à leurs dépens, je produisis mon Pic des bois, et un rire général s'ensuivit. Je renfermai l'oiseau dans ma chambre pendant que j'allais faire panser mon cheval. Moins d'une heure après je revins, et quand j'ouvris ma porte, le prisonnier poussa le même cri perçant de détresse, qui paraissait causé maintenant par le chagrin de voir ses tentatives d'évasion découvertes. Grimpant le long de la fenêtre, presque à la hauteur du plafond, il avait commencé à percer le mur. Le lit était couvert de larges morceaux de plâtre; presque seize pouces carrés de latte étaient mis à découvert, et un trou, assez large pour y mettre le poing, était creusé dans la solive. Certainement il n'aurait pas fallu une heure de plus pour que l'oiseau eût ouvert sa route par là. Attachant alors une corde à son pied, je le liai solidement à la table. Je désirais le conserver en vie, et allai lui chercher une nourriture qui pût lui convenir. En redescendant, je l'entendis encore à l'ouvrage, et eus la contrariété, en rentrant, de trouver qu'il avait abimé, en déchargeant sur elle sa colère, la table d'acajou à laquelle il était lié. Il me blessa assez fortement, à plusieurs reprises, pendant que je

le dessinait, et déploya tant d'audace, un si indomptable courage, que je fus fréquemment tenté de le rendre à ses forêts natales. Il passa avec moi près de trois jours, refusant toute nourriture, et je le vis mourir à regret. La tête et le bec de cet oiseau sont en grande estime chez les Indiens, qui les portent autant comme amulette que comme ornement, et les vendent à de hauts prix aux tribus du Nord."

Parmi les oiseaux fabricans de paniers, il faut distinguer le Baya, espèce de moineau que l'on trouve dans l'Indoustan, et qui se distingue par la beauté de son plumage et sa sagacité à faire son nid ; il le tresse fort habilement avec de longs brins d'herbe, dans la forme des bouteilles à large ventre et à cols étroits dont se servent les chimistes ; et il le suspend, par le bout le plus mince, à l'extrémité d'une branche assez forte seulement pour soutenir le poids de la petite habitation et de ses hôtes, garantis ainsi des attaques des serpens, des écureuils et des oiseaux de proie. Ces nids ont plusieurs divisions ; ce sont des appartemens complets. Dans l'un la femelle couve ; l'autre, consistant en un petit toit de chaume, abrite une courte perche horizontale sans fond, sur laquelle le mâle perche à l'abri de la pluie, gardant son nid, balancé par le vent au bout d'un fil léger, et amusant sa famille par ses joyeux gazouillemens. On voit des centaines de ces petits paniers suspendus au même arbre.

Les moineaux des haies, la bergeromette, le rouge-gorge, le linot, sont tisserands et bordent leurs nids d'une trame ouvrière en cheveux, et d'une grande épaisseur ; mais l'étourneau de Baltimore est plus habile ouvrier : il fabrique une espèce de feutre, dont il forme une poche de six à sept pieds de longueur qu'il fourre de ce qu'il peut trouver de plus doux, et termine avec une couche de crin. Le lit douillet est abrité par un dais naturel ou parasol de feuilles ; car, comme la demeure du Baya, il est attaché à l'extrémité d'un léger rameau. Dans la saison où le Baltimore fait son nid, les femmes sont obligées de veiller sur le fil ou le coton qu'elles mettent blanchir dehors, car l'oiseau en dérobe souvent en grande quantité.

Quant à l'histoire du *Loxia* du Bengale (*loxia Bengalensis*), on la croirait fabuleuse et inventée par l'imagination brillante de ces orientaux qui nous ont raconté les amours du rossignol et de la rose, si la constante observation des septentrionaux n'était venue fortifier notre foi et constater les faits. Le *Loxia*, très-commun dans l'Inde, apprend, comme un chien fidèle, à rapporter à son maître, perche sur le doigt, et s'élance, à un signe, sur l'anneau lancé dans un puits, atteignant le bijou avant qu'il touche l'eau ; messenger d'amour, il apprend à porter un billet d'une maison à l'autre, enlève sur le front des jeunes

indiennes le *ticas*, mince plaque d'or qu'elles portent comme ornement entre leurs sourcils, et le remet à leurs amans, qui instruisent l'oiseau à ce manège. Son instinct naturel est encore bien plus merveilleux que ce qu'il apprend des hommes : il tisse, avec des brins de gazon, un nid semblable au drap, en forme de bouteille, l'attache fortement aux branches élevées du haut figuier des Indes ou du palmier, au-dessus des fraîches émanations d'un puits ou d'un ruisseau murmurant, exposé de façon à ce que les vents le balancent, et il place l'entrée dessous pour mettre la couvée à l'abri des oiseaux de proie. Ce nid, qui renferme deux ou trois pièces séparées, il l'éclaire la nuit avec un ver luisant ou une lucciole ; il attrape l'insecte vivant et le colle, le fixe aux parois de son petit palais avec un peu de terre humide et grasse. Afin que tout ce récit ne soit pas traité de fable, voici des expériences faites par un Anglais résidant dans l'Inde, et dont les détails sont ajoutés par M. Rennie pour confirmer ce fait presque incroyable :

“ Désirant m'assurer de la vérité, pendant l'absence de l'oiseau, vers quatre heures de l'après-midi, j'envoyai un domestique à sa poursuite pour le tenir éloigné pendant que j'examinerais le nid ; j'ouvris la porte et trouvai un ver luisant attaché aux parois intérieurs avec cette espèce de terre moite que les indiens appellent *morum*. Ayant recousu et replacé le nid, je l'examinai de nouveau le soir suivant : je trouvai un nouveau ver, plus petit, collé avec de la nouvelle terre, un peu à côté de la place où j'avais vu l'autre. J'ai fait la même expérience sur trois autres nids : dans deux j'ai trouvé la petite lampe de nuit vivante, placée de la même manière ; dans le troisième, la terre humide était toute prête, mais l'insecte n'y était pas encore attaché, &c.

L'observateur du *Loxia* trouve peu vraisemblable que le ver luisant soit mis à part en provision, l'oiseau ne mangeant pas la nuit et se plaisant à prendre sa nourriture au soleil. L'existence des appartemens séparés ne peut, selon lui, être mise en doute, et ils ne sont pas destinés à de successives couvées, le tissu du nid étant d'une seule couleur et évidemment fait d'un même travail suivi, et non repris à diverses fois.

Il serait trop long de parler du tailleur (*silvia sutoria*), qui coud, se servant de son bec comme d'une aiguille, une feuille morte et une vivace, et attache son léger nid de duvet à cette dernière. Tant de merveilles se rattachent à toutes les parties de l'histoire naturelle, qu'il faudrait dépasser les bornes d'un court article pour nommer seulement les oiseaux qui foulent le feutre de leurs nids, ceux qui les fabriquent en pâtes succulentes, délices de la Chine, et l'un des revenus les plus considérables de l'île de Java. Ce volume de M. Rennie est d'un

vif intérêt, quoiqu'il soit peut-être inférieur à celui qui l'a précédé, et qui traitait de l'architecture des insectes.

Le cahier sur les ménageries parle surtout de l'éléphant, et est en tout digne de cette collection si appropriée aux besoins scientifiques des gens du monde et de la jeunesse qu'ils appellent à des études plus profondes, en suivant le précepte du vase.

L'édition que nous annonçons du dictionnaire estimé du colonel Montagu, est enrichie des notes de M. Rennie; il y a ajouté des détails intéressans, des faits nouveaux qu'il est habile à recueillir.

Revue Encyclopédique.

LES HABITANS DU CANADA.

On ne peut s'empêcher de se plaire et de se trouver heureux, quand on voyage au milieu d'eux. Leurs demeures semblent être celles de la simplicité, de la vertu, et du bonheur. On éprouve le sentiment du plaisir en voyageant par un beau pays champêtre entrecoupé de touffes d'arbres; au milieu de champs cultivés, et de pâturages et de troupeaux, d'églises paroissiales élégantes et de maisons blanchies à la chaux. Les habitans sont toujours, non seulement civils, mais polis et hospitaliers; l'absence de la mendicité et de ces êtres sales et déguenillés, dont la misère, parce le cœur de l'homme sensible, dans le Royaume-Uni, est une preuve certaine qu'ils sont à leurs aises. Les vols sont très peu fréquents, et les portes se ferment rarement. Vous ne rencontrez pas un Canadien, qu'il ne porte la main à son chapeau ou à son bonnet, et il est toujours prêt à vous donner les renseignemens dont vous avez besoin, ou à vous faire entrer chez lui; et si vous avez faim, ce qu'il a de meilleur est à votre service. Les manières des femmes et des enfans n'ont rien de cette gauche sauvagerie qui régné parmi les paysans d'Ecosse, non plus que de la grossière rusticité de ceux d'Angleterre. En avouant que les sentimens du cœur peuvent être les mêmes chez les uns et les autres, on ne peut s'empêcher de trouver agréables des usages qui adoucissent les fatigues du voyage, ou l'absence du pays natal, et j'ai souvent comparé les manières aisées et obligeantes des habitans canadiens avec le rude, "Que voulez-vous?" du paysan anglais, et ou le "Quelle est votre volonté," prononcé d'un ton étonné du fermier écossais.

Macgregor's British America.